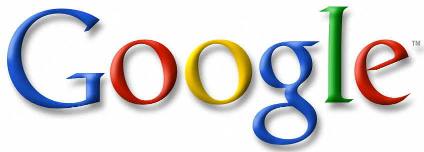
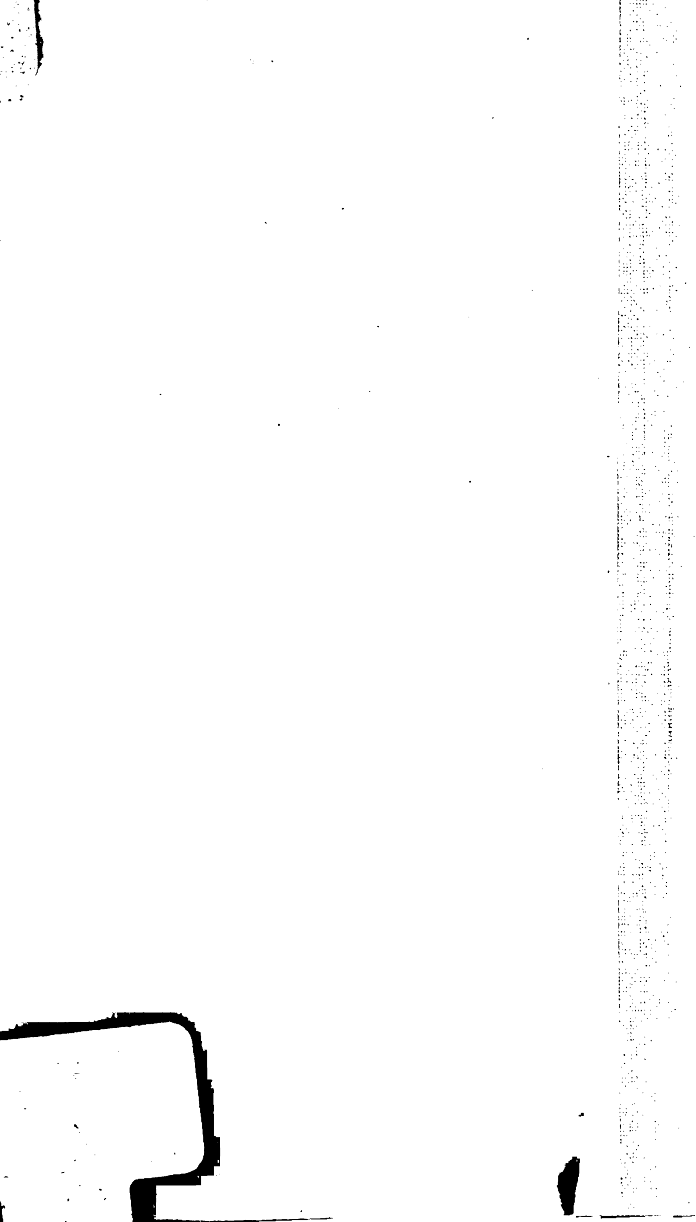
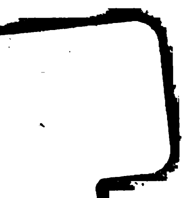



3 3433 07581465 1



LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE,
FILS D'ULYSSE



LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE,
FILS D'ULYSSE

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE;

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNÉLON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque-Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, &c.

TOME SECOND.

Prix 6 liv. relié en veau.



A PARIS,

Chez BARROIS aîné, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. XCI.

1791



Philoclès désarme ses assassins, et se retire dan[s] l'île de Samos.



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même. Il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expé-

dition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'isle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polymene, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit; que, malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

DÉJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule, de tous côtés, des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déja ces campagnes si longtems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, & prépare ses richesses pour récompenser le laboureur: l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands

troupeaux de bœufs & de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucetes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit pas souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse, qui avoit langui long-tems dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers & des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le dieu Pan avec une foule de saty-

res & de faunes mêlés parmi les nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant : mais la joie étoit modérée ; & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes ; rendez-lui tous les biens que nous recevons de lui. Nos arriere-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance ; & il sera véritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue.

Les bouches, & encore plus les cœurs, étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom. On ſe croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre: ſa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il: il me ſembloit que toute la grandeur des princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre; que le reſte des hommes étoit fait pour eux: & tout ce que j'avois ouï dire des rois qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès ma plus tendre enfance ſur l'autorité des rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration:

Protéſilas, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens

que j'aimai le plus : ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût. Il entra dans mes plaiſirs ; il flatta mes paſſions ; il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des dieux, & l'ame grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à ſe vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts ; & alors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens, cette ſincérité me plaiſoit : & je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie, pour me préſerver des flatteurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de mon aïeul Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe que vous, ô Mentor ; mais ſes maximes étoient bonnes, je le reconnois maintenant. Peu-à-peu les

artifices de Protésilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûterent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non sa fortune, qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs: il ajouta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il laissoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guère; & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu austere, s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner: il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingé-

nuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point; pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses, commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas, & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne plus m'en parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; &, pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un autre, & je préfere l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais, hélas! que les princes sont dignes de compassion! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même: il savoit que les rois sont d'ordinaire défians & inappliqués; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils sont environnés; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumés à voir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, sur-tout

l'abſence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès, en partant, prévit ce qui pouvoit lui arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; & qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je : Protéſilas ne parle pas de vous comme vous parlez de lui ; il vous loue, il vous eſtime ; il vous croit digne des plus importans emplois : s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance. Ne craignez rien ; allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut vous l'avouer, Mentor : je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe : & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages con-

seils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses où la hauteur de Protésilas m'avoit fait tomber ; je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fonds de probité & de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas : mais j'avois laissé prendre à Protésilas un certain ton décisif, auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes que je ne pouvois accorder ; & , dans cette lassitude, j'aimois mieux, par foiblesse, hasarder quelque chose aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre ; mais cette honteuse raison, que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâtoit de revenir pour prévenir les mauvais of-

fices qu'il avoit à craindre : mais Protésilas, qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fît une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle : mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquerent à Philoclès dans cette entreprise, & il l'assujettit à certains ordres qui causerent divers contretems dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusqu'aux moindres choses pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils parussent ne se voir guere, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour, en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'isle de Carpathie : les chefs des troupes sont attachés à lui ; tous les sol-

dats sont gagnés par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre : il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire roi : on n'en peut plus douter, après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture ; & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise : je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne foi. Cependant, que pouvois-je faire ? quel moyen de résister à une lettre où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserois je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui

eſt dans cette lettre ? Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre : aſſurément Protéſilas eſt entré dans le deſſein de Philoclès, & ils ſe ſont raccommodés à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems, il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois ; au contraire, il le loue, il l'excuſe en toute occaſion : ils ſe voyent depuis quelque tems avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilas a pris avec Philoclès des meſures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entrepriſe contre toutes les regles, & qu'il s'expoſe à faire périr votre armée navale, pour contenter ſon ambition. Croyez-vous qu'il voulût ſervir ainſi à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal enſemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne ſoient réunis pour s'élever enſemble à une

grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si, malgré mes avis sinceres, vous leur laissez encore votre autorité dans les mains : mais qu'importe, pourvu que je dise la vérité ?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'hommes sur la terre dont la vertu pût me rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois

de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite & modérée; il m'exagéra ses services; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdoit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux & exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilas, en envoyant secrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux,

qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente : il manquoit de tout ; car Protésilas, ne sachant si sa lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût vu sa vie & son bonheur attachés au succès ; chacun étoit content de hasarder sa vie à toute heure sous un chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu

d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion : mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit me gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès ; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secretes qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès. Le coup glissa, & n'enfonça guere avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux

autres : en même-tems il cria. On accourut ; on enfonça la porte ; on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande ; si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier ; & lui demanda avec douceur ce qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès ; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent ; il le mit en sûreté, le renvoya en Crete, & déféra le commandement de l'armée à Polymene, que j'avois nommé ;

dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, & passa pendant la nuit dans une légere barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais sur-tout des rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit, Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu-à-peu les artifices de Protésilas & de Timocrate : ils se brouillerent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hé-

las! reprit Idoménée, eſt-ce, mon cher Mentor, que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des princes? Quand ils ſont une fois livrés à des hommes corrompus & hardis qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux & qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protéſilas, & je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion! je me ſavois bon gré de le connoître; & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaiſant, induſtrieux pour flatter mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois point de véritable vertu: faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires, je croyois qu'il n'y en avoit point ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je, de faire

un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelque autre qui ne sera, ni plus désintéressé, ni plus sincere que lui?

Cependant l'armée navale, commandée par Polymene, revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie; & Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas.

J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains: il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme; c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement, en faisant entendre à cer-

taines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, à décider contre son sentiment. Mais comme il connoissoit ma hauteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins; il revenoit opiniâtrément à la charge; il usoit, tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation : sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire, & de faire valoir son zele pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flatter mes passions

m'entraînoit toujours : il savoit mes secrets ; il me soulageoit dans mes embarras ; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité ; enfin je ne pus me résoudre à le perdre. Mais, en le maintenant dans sa place ; je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts : depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre ; la vérité s'éloigna de moi ; l'erreur, qui prépare la chûte des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas : ceux même qui avoient le plus de zele pour l'état & pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper, après un si terrible exemple.

Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi, malgré les flatteurs ; car, n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune : je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement.

engagement. Ma molleſſe & l'aſcendant que Protéſilas avoit pris inſenſiblement ſur moi, me plongeoient dans une eſpèce de déſeſpoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un ſi honteux état, ni le laiſſer voir aux autres. Vous ſavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fauſſe gloire dans laquelle on éleve les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'eſt trompé, & que de ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute la vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliqués : c'étoit préciſément le mien lorſqu'il fallut que je partiſſe pour le ſiege de Troie.

En partant, je laiſſai Protéſilas maître des affaires : il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Crete gémiſſoit ſous ſa tyrannie : mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples ; on ſavoit que je craignois de voir la vérité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilas

tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siege de Troie. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de-là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des dieux irrités contre mes foiblesses, & la haine des peuples, que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience; & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siege de Troie, & rendoit compte secrètement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en

captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois, à mon arrivée, se révolterent, Protésilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolents pendant la prospérité, sont toujours foibles & tremblants dans la disgrace : la tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe : on les voit aussi rampants qu'ils ont été hautains ; & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient donc que connoissant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je les vois ? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts ; je comprends même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un asyle dans votre nouvel établissement : mais pourquoi vous

livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis & inappliqués qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontents de tout; & ils n'ont le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes; & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues; ils ont épuiſé cet état naiſſant; ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crete : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi; mais, depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans

ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond : ils ſont accoutumés à errer de royaume en royaume; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé : voici un état naiſſant & mal affermi; les moindres mouvements pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'èxcès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance,

ils ne travailleront plus ; ils deviendront fiers, indociles, & feront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rendent souples, & qui les empêchent de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner ; & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance royale : & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux ; en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupables ; enfin, en donnant aux enfants une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh quoi ! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politi-

que brutale ! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, & très-fidèles à leurs princes ! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des grands d'un état, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes ; c'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe & dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre qui ont négligé toutes les occupations utiles dans les tems de paix ; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des rois, & leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée : il a commencé à suivre les maximes qu'il

n'avoit pu détruire; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je puis souhaiter pour soulager les pauvres; il est le premier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas; il a songé à se rendre indépendant: Protésilas en est jaloux; & c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor, souriant, répondit ainsi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison! Ah, vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible & inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déjà dit que Protésilas entre main-

tenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours, d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchants prévalent sur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas ; & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des

vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité : mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſede à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidele Philoclès pauvre & déshonoré dans l'iſle de Samos?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſents entraînent les princes foibles : mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'eſt pas moindre; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frappés que de ce qui eſt préſent & qui

les flatte; tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puisqu'ils ne sont point aimables, & qu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs.

Fin du Livre treizieme.



LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'isle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais, après avoir reconnu que les dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRÈS avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit



Idoménée fait arrêter Protesilas et l'exile dans l'île de Samos.

la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manieres étoient respectueuses & modérées, mais seches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec & austere tout ce qui est libre & ingénu ? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & généreuse leur paroît hautaine, critique & séditieuse. Ils devien-

nent si délicats, que tout ce qui n'est point flatteur les blesse & les irrite. Mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec & austere : son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défaut? & le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? que dis-je! n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité & vous; qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même; qui vous dise la vérité malgré vous; qui force tous vos retranchements: & cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux quand il naît un seul homme sous son regne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état; & que la plus grande punition qu'il doit

craindre des dieux eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir.

Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été juſqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits : d'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant, ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence

opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori : car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les princes, lassés & embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés : la chûte des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas & Timocrate, de les conduire en sûreté dans l'isle de Samos, de les y laisser, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs & tous ceux de vos peuples : il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur

tyrannie est cruelle : ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrete pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison : elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du roi ; l'architecture étoit de meilleur goût : Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroissoit las & épuisé de ses travaux : ses yeux & ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus

grands de l'état étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules, ce que Protéſilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter, ayant trompé ſa mere, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des dieux. Un poète venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilas, inſtruit par les muſes, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poète, encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples, qu'il rendoit heureux : il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait

trop de grace de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit aussitôt à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit. Mais Protésilas reprenant bientôt son air sévere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux & les écouter : ils paroissoient émus & embarrassés; c'est qu'ils avoient à lui demander des graces : leurs postures suppliantes parloient pour eux; ils paroissoient aussi soumis qu'une mere aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, & lui déclare,

de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant & troublé aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il bégaie, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changerent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi, & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps: & sa surprise fut extrême; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé: on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là

ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, qui ſont cauſe de leur chûte : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir jamais Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfants ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laiſſoit dans une)terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail, eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices & dans le faſte. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'iſle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville, ſur une montagne où une grotte lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il eſt dans cette iſle, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne : chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, de ſa tranquillité. N'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires,

ſans bien & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grotte : il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la ſimplicité des mœurs de Philoclès faiſoient qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte. Une natte de jonc groſſier lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit : il ſe nourriſſoit, pendant l'été, de fruits nouvellement cueillis ; & en hiver, de dattes & de figues sèches. Une claire fontaine, qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit. Il n'avoit dans ſa grotte que les inſtruments néceſſaires à la ſculpture, & quelques livres qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la ſculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gagner ſa vie ſans avoir beſoin de perſonne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante. Mais ce qui étoit de plus touchant, c'étoit une Minerve qui animoit les arts; son visage étoit noble & doux; sa taille, grande & libre : elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher.

Hégésippe, ayant pris plaisir à voir ces statues, sortit de la grotte, & vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès qui lisoit sur le gazon : il va vers lui; & Philoclès, qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point-là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-temps vécu en Crete? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une isle si éloignée? ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute,

Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami ? quel hasard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Crete ? est-ce une disgrace semblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie ?

Hégésippe lui répondit : Ce n'est point une disgrace ; au contraire, c'est la faveur des dieux qui m'amene ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, & la disgrace des deux traîtres : il ajouta qu'il les avoit menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès ; & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente ; où

le roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes sauvages, qu'à être habitée par des hommes? j'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorés de l'isle de Crete. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, je n'entends plus leurs discours flatteurs & empoisonnés: je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail, me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire; il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légere étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes, jaloux, trompeurs & inconstans? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi

lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre : mais il ne m'a fait aucun mal ; au contraire, il m'a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires ; je lui dois ma chere ſolitude, & tous les plaiſirs innocents que j'y goûte.

Retournez, ô Hégéſippe ! retournez vers le roi : aidez-lui à ſupporter les miſeres de la grandeur ; & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux, ſi long-tems fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des flots. Oh ! que les rois ſont à plaindre ! oh ! que ceux qui les ſervent ſont dignes de compaſſion ! S'ils ſont méchans, combien ſont-ils ſouffrir les hommes ! & quels tourmens leur ſont préparés dans le noir Tartare ! S'ils ſont bons, quelles difficultés n'ont-

ils pas à vaincre ! quels pieges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement. Il l'avoit vu autrefois en Crete, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé : c'est que son naturel ardent & austere le consumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni ; il vouloit, dans les affaires, une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainsi ses emplois détruisoient sa santé délicate. Mais à Samos Hégésippe le voyoit gras & vigoureux : malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage ; une vie sobre, tranquille & laborieuse, lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant ; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraî-

cheur & cette ſanté parfaite ; mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſeres ? ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance de vous embraſſer, comble de joie ? Mais vous, qui craignez les dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes con-

citoyens ? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu ; ce n'étoit pas le véritable, le bon, le juste Philoclès, qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend ; déja il vous tend les bras pour vous embrasser : dans son impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi & à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès, qui avoit été d'abord attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austere en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile ; & les prieres ni les raisons ne trouvoient aucune ouver-

ture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès, ayant consulté les dieux, découvrit, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! ici les Parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de soie. Il se prosterna, en pleurant, pour adorer la naïade qui l'avoit si long-tems désaltéré par son onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix, les répéta à toutes les divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer. Il crut que

le malheureux Protésilas, plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir : mais il se trompoit ; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesses. Philoclès se cachoit modestement, de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misere, en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchoit avec empressement Philoclès ; il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller ; car il savoit mieux que personne, combien son retour eût été pernicieux ; mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux

chofes qu'il exécuta fidèlement dans la fuite : l'une fut de prendre foin de fa femme & de fes enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreufe pauvreté, expofés à l'indignation publique ; l'autre étoit d'envoyer à Protéfilas, dans cette ifle éloignée, quelque fecours d'argent pour adoucir fa mifere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéfippe, impatient, fe hâte de faire partir Philoclès. Protéfilas les voit embarquer : fes yeux demeurent attachés & immobiles fur le rivage ; ils fuivent le vaiffeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans fon efprit. Enfin, troublé, furieux, livré à fon défefpoir, il s'arrache les cheveux, fe roule fur le fable, reproche aux dieux leur rigueur, appelle en vain à fon fecours la cruelle mort, qui, fourde à fes prieres, ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de fe donner lui-même.

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déja dans le port. Aussi-tôt il courut avec Mentor au-devant de Philoclès; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame, qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit toujours aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux & modeste, recevoit les caresses du roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient

passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les dieux, qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment.

Bientôt Philoclès demanda au roi de se retirer auprès de Salente dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, furent l'éducation des enfans & la maniere de vivre pendant la paix.

Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république; ils sont les enfans du peu-

ple, ils en font l'espérance & la force; il n'est pas tems de les corriger quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulierement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans; qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos, qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort. Qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses: que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la mollesse, passent pour des vices infâmes. Qu'on leur apprenne dès leur tendre enfance à chanter les louanges des héros qui ont été aimés

des dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats : que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures. Qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis : qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leur conſcience. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté, qui corrompent les plus beaux naturels : il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles qui ani-

maſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples, vigoureux : il ajoutoit des prix, pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens, ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile, & paſſionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs.

D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & , pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un état & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruit soi-même en détruisant ses ennemis ; on dépeuple son pays ; on laisse les terres presque incul-

tes; on trouble le commerce : mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs; la jeuneſſe ne s'adonne plus aux lettres; le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes; la juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de ſon royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſſede, pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en tems de paix. Vous avez déja vu les exercices du corps que nous établiſſons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans preſque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſo-

bre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout auſſi-tôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliés; votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre: ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre: car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes; c'eſt d'honorer les hommes qui excellent dans cette profeſſion; c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercés dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline militaire & les manieres de faire la guerre

des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors, étant toujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus ſolide & plus sûre que celle des conquérans; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers; ils ont tous beſoin de vous; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'autorité; vous devenez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs; votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés; votre nom eſt comme un parfum délicieux, qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les régles de la juſtice,

il vous trouve aguerri, préparé : mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé & ſecouru ; tous vos voiſins s'alarment pour vous, & ſont perſuadés que votre conſervation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées : voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné, le regardoit ; puis il jettoit les yeux ſur le roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient comme un fleuve de ſageſſe de la bouche de cet étranger.

Minerve, ſous la figure de Mentor, établiſſoit ainſi dans Salente toutes les

meilleures loix, & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

Fin du Livre quatorzieme.

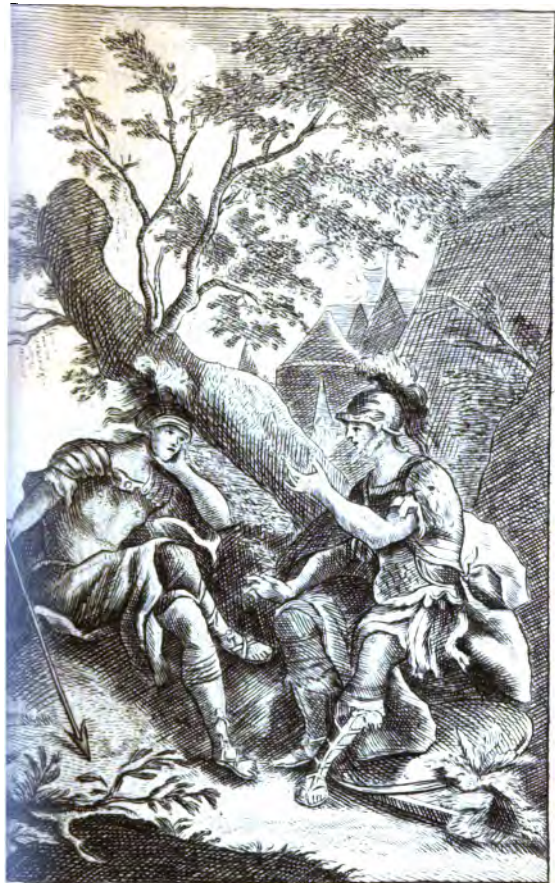


LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, au camp des alliés, gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse son pere. Philoctete lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée que le Centaure Nessus avoit donnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce héros ses fleches fatales, sans lesquelles la ville de Troie ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret, par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos, & comme Ulysse se servit de Néoptoleme pour l'engager à aller au siége de Troie, où il fut guéri de sa blessure par les fils d'Esculape.

CEPENDANT Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En



Télémaque gagne l'amitié de Philoctete, qui lui raconte ses avantures.

partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulyſſe, le traitoit comme s'il eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions, qu'il appuyoit de divers exemples : il lui racontoit toutes les aventures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge paſſé. La mémoire de ce ſage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit comme une hiſtoire des anciens tems gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination que Neſtor pour Télémaque : la haine qu'il avoit nourrie ſi long-tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils ; & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux héros qui avoient renverſé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque

vainquit tous les ressentimens de Philoctete; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Télémaque, & lui disoit: Mon fils (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre pere & moi, je l'avoue, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore appaisé; & quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par-tout le grand Herculé, qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand

chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause les désastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse; & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes : tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux.

Cependant, ô dieux! telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes, ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne résistent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent détesté : il aima Déjanire. Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme

qui fut son épouse ! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie : elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du sang vénimeux du Centaure, renfermoit le poison des fleches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces fleches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient étoient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moelle de ses os ; il poussoit des cris horribles dont le mont Oéta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroissoit émue : les taureaux

les

les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas, qui lui avoit apporté de la part de Déjanirè cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait tourner avec sa fronde la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine, d'une main, les hauts sapins & les vieux chênes, qui, depuis plusieurs siecles, avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre

main, il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique : elle s'étoit collée sur sa peau & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair; son sang ruisseloit, & trempoit la terre. Enfin, sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les dieux me font souffrir : ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere : je péris; & je suis content de périr pour appaiser les dieux. Mais, hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lichas, une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & vouloir t'arracher la vie? Non, non, je ne

cesserai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler : c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete ? Philoctete, la seule espérance qui me reste ici-bas !

A ces mots, je me hâte de courir vers lui. Il me tend les bras, & veut m'embrasser ; mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise ! En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre : il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne ; il monte tranquillement sur le bûcher ; il étend la peau du Lion de Némée, qui avoit si long-tems couvert ses épaules lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres & délivrer les malheureux ; il s'appuie sur sa massue ; & il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes & saisies

d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui étoit funeste : je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bûcher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent ! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces fleches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables ; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à

aucun mortel ni ma mort ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis ; hélas ! je le jurai même en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux : mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins au travers des flammes avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alcmene ; mais il conserva par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile & immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçue du pere des dieux. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les dieux lui donnerent pour épouse l'aimable

Hébé, qui eſt la déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymede eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fleches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Hélene, & de renverſer l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fleches d'Hercule.

Ulyſſe votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiege de Troie, & d'y apporter les fleches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre : on n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros : les monſtres & les ſcélérats recommençoient à

paroître impunément. Les Grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort ; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'ourse glacée dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Oéta, où j'avois vu périr mon ami ; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce & puissante persuasion étoit sur les levres de votre pere : il parut presque aussi affligé que moi ; il versa des larmes ; il sut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans

moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit point qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux dieux de ne dire jamais ; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer : les dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule. Enſuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'iſle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fleches pouvoient faire ; me préparant à percer un daim qui ſe lançoit dans un bois, je laiſſai par mégarde tomber la fleche de l'arc ſur mon pied, & elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſi-tôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je

remplissois nuit & jour l'isle de mes cris ; un sang noir & corrompu coulant de ma plaie infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner : J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avoit fait parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grece, & la victoire, à toutes les raisons d'amitié & de bienséance particuliere : on ne pouvoit plus sacrifier dans le camp tant l'horreur de ma plaie, son infection, & la violence de mes cris, troubloient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Hélas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que

les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les dieux que j'avois irrités.

Je demeurai, preſque pendant tout le ſiege de Troie, ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette iſle déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette ſolitude, une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes ſemblables à deux têtes : de ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour. J'amaſſai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſiérement travaillé, & quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colere des dieux,

je paſſois mon tems à percer de mes fleches les colombes & les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il falloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller ramaſſer ma proie : ainſi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſſerent quelques proviſions ; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'eût paru douce loin des hommes ingrats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte aventure. Quoi ! diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette iſle déſerte pendant ſon ſommeil ! car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre

les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

Dans cette isle il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages: encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colere des dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la honte, la douleur, la faim; je nourrissois une plaie qui me dévoroit; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme, beau, gracieux, mais fier & d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne

pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois : les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de ce rivage attendrirent son cœur.

O étranger ! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée ? je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes levres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux ; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptoleme m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai : O douces paroles, après tant d'années de silence & de douleur sans consolation ! ô mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt, quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me ré-

pondit: Je ſuis de l'iſle de Scyros, j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille: tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité; je lui dis: O fils d'un pere que j'ai tant aimé! cher nourriſſon de Lycomede, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du ſiege de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſere; la Grece ignore ce que je ſouffre: ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis dans cet état: que les dieux le leur rendent!

Enſuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Auſſi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les ſiennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord je l'interrompis, en lui diſant: Quoi! Achille

est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere. Néoptoleme me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere !

Néoptoleme reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'hériter de sa gloire dans cette célebre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée : l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais

pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siege ; tu n'as pas mérité de telles armes ; & tu parles déja trop fièrement : jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isle de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des dieux ! O Philoctete, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptoleme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort ! m'écriai-je : & Ulysse ne meurt point ! au contraire, il fleurit dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, & de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore : Quoi !

morts ! Hélas ! que me dis-tu ! Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans. Ulysse est donc en vie ? Thersite l'est aussi sans doute ? Voilà ce que font les dieux : & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Néoptoleme continuoit à me tromper ; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage isle de Scyros. Adieu, je pars : que les dieux vous guérissent !

Aussi-tôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, à la pouppe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent

combien il y a de gloire à être bon. Ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'hommes ; mene-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du mont Oéta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius: rends-moi à mon pere. Hélas ! je crains qu'il ne ſoit mort ! Je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines : celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptoleme. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptoleme, digne de la gloire de ſon pere ! chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai ſouffert, nul autre n'eût pû

le souffrir; mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert, ne savent rien; ils ne connoissent ni les biens, ni les maux; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes fleches.

Néoptoleme me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célebres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même: tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussi-tôt Néoptoleme entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie: O mort tant desirée! que ne viens-

tu ? O jeune homme! brûle-moi tout à-l'heure, comme je brûlai le fils de Jupiter! O terre! ô terre! reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur je tombai soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir & corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptoleme d'emporter mes armes & de partir: mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras: il soupiroit, comme un homme qui ne sait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre? lui dis-je: qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siege de Troie. Je repris aussitôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc; je suis trahi! ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien, il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires

de cette isle ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puis me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh ! s'il m'eût attaqué dans ma force.... ! mais encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? Rends, mon fils, rends : sois semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu ?.... Tu ne dis rien !... O rocher sauvage ! je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture : je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant ; quelque conseil te pousse : rends-moi mes armes ; va-t-en.

Néoptoleme, les larmes aux yeux, disoit tout bas : Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? n'est-ce pas Ulysse ? Aussi-tôt j'entends sa voix, & il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vu le noir Tartare que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prends à témoin ! O soleil ! tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, & vous ra-

mener dans votre patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? je ne suis plus rien ; je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris & l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les dieux puissent te...! Mais les dieux ne m'écoutent point ; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais !.... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse ; alors je me croirai guéri !

Pendant que je parlois ainſi, votre pere, tranquille, me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui, loin d'être irrité, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher qui, ſur le ſommet d'une montagne, ſe joue de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre pere demeurant dans le ſilence, attendoit que ma colere fût épuiſée ; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes, pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage ? voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece & le deſtructeur de Troie. Demeurez à Lemnos : ces armes, que j'emporte, me

me donneroit une gloire qui vous étoit destinée. Néoptoleme, répondit-il, est inutile de me parler : la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entiere. Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits ; elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! ô séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? Oh ! si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever !... Je ne les percerai plus de mes fleches ! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidele ami ; il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne ; mes mains n'ont plus de fleches ; misérable, je ne puis vous nuire ; venez me dévorer !

ou plutôt, que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre pere, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes: il fit signe à Néoptoleme, qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es: mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussi-tôt je voulus tirer une fleche contre votre pere; mais Néoptoleme m'arrêta, en me disant: La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre: mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je

haïssois tant. Cependant Néoptoleme me disoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre & par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fleches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie : les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans

un nuage éclatant; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manieres simples; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domtoit les monstres. Il me dit:

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité: il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fleches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan, ton pere, sur le mont Oéta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes fleches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape

à Troie pour guérir Philoctete. Sur-tout, ô Grecs, aimez & observez la religion : le reste meurt ; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis : je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si ameres. Adieu, ô terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux & de mes amis.

Ainsi nous partîmes. Nous arrivâmes au siege de Troie. Machaon & Podalire, par la divine science de leur pere Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute

ma vigueur : mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres. Vous ſavez le reſte.

J'avois néanmoins encore je ne ſais quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le reſſouvenir de mes maux ; ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment : mais la vue d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Fin du Livre quinzieme.





Télémaque, protégé par Minerve, combat et vainc Hippias.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante. Mais, étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hippias; & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit de-

meuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctete dépeignit l'embarras de Néoptolème, qui ne savoit pas dissimuler, Télémaque parut dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

L'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisoit les dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre

ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincere, mais peu careſſant; il ne s'aviſoit guere de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres: il n'étoit point attaché aux richeſſes; mais il ne ſavoit point donner. Ainſi, avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion. Sa mere Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les dieux, que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes deſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le ſervir étoit, ſelon lui, une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien

trouver d'impossible quand il s'agissoit de le contenter; & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flatté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours, comme la palme souple se releve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec

Mentor, ces défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor. Mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité : il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard ; il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. La sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune, quand il éleve son trident, & qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir

l'arrogance des Lacédémoniens ; & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siege de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation : leur naissance illégitime, le déréglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sais quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie grecque.

Phalante, en toute occasion, cherchoit à contredire Télémaque : souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience ; il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé : il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par-tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Pha-

lante prétendit que ces captifs devoient lui appartenir, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui, à la tête de ses Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis; & que Télémaque, trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célebre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force, & par son adresse; Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval: il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le crai-

gnoit; car il étoit encore plus querelleur & plus brutal, qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer: enfin il le rencontre; & en le voyant, sa fureur redouble. Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un frénétique ou un lion furieux.

Aussi-tôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête! nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; và, descends tout-à-l'heure sur les

rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard : mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup ; le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains ; ils se saisissent & se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux ; ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relevent, ils s'élancent ; ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains : ces

deux corps entrelacés paroiſſent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque, hors d'haleine, ſentoit ſes genoux chancelans : Hippias, le voyant ébranlé, redoubloit ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe ; il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve, qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril, que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente : mais elle envoya Iris, la prompte meſſagere des dieux. Celle-ci, volant d'une aile légere, fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiere qui peignoit un nuage de mille diverſes couleurs ; elle ne ſe repoſa que ſur le rivage de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle ; l'ardeur & les efforts des deux combat-

tans; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide que la sage déesse lui avoit confiée. Aussi-tôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin il le jette par terre, & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue

avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des rois alliés qu'il étoit venu secourir; il rappella en lui-même avec confusion, les sages conseils de Mentor: il eut honte de sa victoire, & comprit qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frere; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias, que Télémaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colere étoit appaisée, il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se leve en disant: O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse; vivez; j'admire votre force & votre courage. Les dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance: ne songeons plus qu'à combattre ensemble les Dauniens.

Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frere; il étoit en suspens & hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils menent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias qui, ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias semblable en force & en grandeur à ces géants, enfans de la terre, qui tenterent autrefois de chasser de l'olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de

ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens : il trouvoit je ne ſais quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie & l'humanité : il le voyoit ; mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechûtes ; il étoit aux priſes avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant ſoi-même. Hélas ! diſoit-il, oſerai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la diviſion & le déſordre dans l'armée des alliés ? Eſt-ce leur ſang, ou celui des Dauniens leurs ennemis, que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même ſu lancer mon dard : je me ſuis expoſé dans un combat avec Hippias à

forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne ferois plus, non, je ne ferois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil : ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage vieillard, reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse, pour adoucir son désespoir.

Les princes alliés étoient arrêtés par

cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble pour la faute du seul Télémaque ; & Télémaque, qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les princes étoient dans un extrême embarras : ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche, les Crétois de Télémaque & les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp, où ils étoient gardés de près. Nestor & Philoctete alloient & venoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor & l'autorité du grand Philoctete ne pou-

voient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Télémaque étoit bien plus doux; mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées : tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes; les uns vainqueurs & animés au carnage; les autres, ou fuyants, ou mourants, ou blessés. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un

bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain, avec ses Cyclopes, y forge des foudres pour le pere des dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste, vigilant & infatigable, avoit surpris les alliés : il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Pendant deux nuits il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avoient saisi presque tous les passages ; tenant ces défilés, ils se croyoient en pleine sûreté, & prétendoient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains, pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution ; car Nestor & Philoctete, ces deux capitaines d'ailleurs si sages & si expérimentés, n'étoient pas assez secrets dans leurs

leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins: mais il étoit prompt; & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors, fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquoient pas de se jouer

de la foibleſſe de ces deux rois. Ils flattoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais d'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete ; ils ne lui parloient que de difficultés, de contretemps, de dangers, d'inconvénients, de fautes irrémédiables. Auſſi-tôt que ce naturel prompt étoit enflammé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret : il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge : il n'avoit point même un certain air réſervé & myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets ; il ne paroiſſoit point chargé du poids du ſecret qu'il

devoit garder; on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce qu'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon & entamer son secret : par-là son cœur étoit impénétrable & inaccessible. Ses meilleurs amis même ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils; & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp; il en avoit averti Nestor & Philoctete. Mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire : la vieillesse n'a plus rien de sou-

ple; la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gémissent en vain: la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations des princes; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis; il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit

plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée : il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sinceres & vertueux, qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes, que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre ; il étoit capable d'affaires. C'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor & qui avoit gagné sa confiance ; il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctete ne se confiât point à lui, la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit

qu'à le contredire; en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient, l'un après l'autre, s'échapper du camp des alliés & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Phi-

loctete : mais son soin étoit inutile ; ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver ; & on avoit fait avancer secrètement, pendant la nuit, cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de mer très-rude, où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez près de la mer : cette campagne délicieuse est abondante en pâturages & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer ; mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes

qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours crus absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail obstiné surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp,

vers la riviere, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grand cris de joie. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître : ils tombent sur les alliés, qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'éleve des pavillons & monte jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les

moissons, les granges, les étables & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon; & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp, mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée. Mais Adraste ne les laisse point respirer : d'un côté, une troupe d'archers adroits perce de fleches innombrables les soldats de Phalante; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur

du feu les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nage dans le sang; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne : la pâle mort, conduite par une furie infernale dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines; leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante à qui la honte & le désespoir donne encore un reste de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le ciel; il voit tomber à ses pieds son frere Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussiere; un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux

se ferment à la lumiere; son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits; il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives: les dieux le voient, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du Livre seizieme.





Télémaque apporte à Phalante blessé les cendres de son frere Hippias tué dans le combat.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante ; renverse d'abord Iphyclès, fils d'Adraste ; repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frere Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER, au milieu de toutes les divinités céleftes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par

le ciseau de la Parque. Chacun des dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés ; vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire & la prospérité des méchans est courte : Adraste, impie, & odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés, que pour leur apprendre à se corriger & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée ; que la flamme, poussée

par le vent, s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en désordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur : il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, & on en voyoit sortir un

cheval fougueux : le feu fortoit de fes yeux, & l'écume de fa bouche ; fes crins flottoient au gré du vent ; fes jambes fouples & nerveufes fe replioient avec vigueur & légéreté : il ne marchoit point, il fautoit à force de reins, mais avec tant de vîteffe, qu'il ne laiffoit aucune trace de fes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitans de fa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté : le rameau auquel pendoit fon fruit, repréfentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La déeffe demeuroit victorieufe par fes dons fimples & utiles, & la fuperbe Athènes portoit fon nom.

On voyoit auffi Minerve affemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlés : ils fe réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout ; comme les agneaux

bêlans se réfugient autour de leur mere à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflammée s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries : on voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui, dans la guerre des géans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son égide sur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans capitaines Troyens & du redoutable Hector même ; enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale ma-

chine qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier repreſentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la déeſſe qui raſſembloit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chaſſe, ou cueillant les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture. Elle leur préſentoit une charrue, & y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moiſſons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes: le moiſſonneur, avec ſa faux, coupoit les doux fruits de la terre, & ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer, deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance & qu'à faire naître tous les plaiſirs.

Les Nymphes, couronnées de fleurs, dansoient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une riviere, auprès d'un bocage: Pan jouoit de la flûte, les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi, couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres & de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné & de languissant: il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, & abîmée dans la douleur, sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; des jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée: les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des

bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance & les délices : tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons : le lion & le tigre, ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux ; un petit berger les ménoit ensemble sous sa houlette : & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque, s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagere des dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes : il appelle à lui d'une voix forte les chefs de l'armée ; & cette voix ranime déjà tous les alliés.

éperdus. Un feu divin étincele dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner les ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille & à instruire ses enfans. Mais il est prompt & rapide dans l'exécution : semblable à un fleuve impétueux, qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, les chefs des Manduriens & des autres nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité à laquelle il faut que tout cede : l'expérience des vieillards leur manque; le conseil & la sagesse sont ôtés à tous les commandans; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs; tous se taisent; tous admirent Télémaque; tous se rangent pour lui obéir, sans y faire de réflexion, & comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance, & monte sur une colline, d'où

il observe la disposition des ennemis puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence : & tous les capitaines les plus expérimentés le suivent.

Il attaque les Dauniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrâsement. Cette surprise les trouble ; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles, dans les derniers jours de l'automne, tombent des forêts quand un fier aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphyclès, le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse & Iphyclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de coura-

ge, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, & qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célebre de tous les Lydiens venus en Etrurie : enfin son glaive perce Cléomenes, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage voyant la mort de son cher fils, celle de plusieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ses mains. Phalante, presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans son sang & dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui

s'avance pour le secourir : en ce moment la vie lui est rendue, un nuage qui couvroit déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens, sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre à qui les bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile : Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le pere des dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des dieux : on auroit

cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pôle, & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténébres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi-brûlé & un marais qui s'étendoit jusqu'à la riviere : il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources & de présence d'esprit. Les alliés, animés par Télémaque, vouloient le poursuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiseau d'une aîle légere échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne ſongerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & qu'à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades & les bleſſés, manquant de force pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu ; ils paroiſſoient à demi brûlés, pouſſant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé ; il ne put retenir ſes larmes ; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion : il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans & dévoués à une longue & cruelle mort ; ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ! ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre ; ces jours ſont ſi miſérables : pourquoi précipiter

une mort déjà si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous freres, & ils s'entre-déchirent ; les bêtes farouches sont moins cruelles. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espece différente : l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ! le genre humain ne sauroit les remplir ! Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colere des dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que ce qui échappe au

fer & au feu ne puiſſe échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un ſeul homme, qui ſe joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire ! Quelle gloire monſtrueuſe ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non : bien loin d'être des demi-dieux, ce ne ſont pas même des hommes ; ils doivent être en exécration à tous les ſiecles dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être juſtes : ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public : le ſang d'un peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flatteurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité qui ſe couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens inſenſibles, entraînent preſque toujours les rois dans des guerres où ils ſe ren-

dent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre, il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans ; il leur donnoit de l'argent & des remedes ; il les consoloit & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nosophuge.

Traumaphile avoit été au siege de Troie avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante qui consumoit les chairs mortes & corrompues, sans avoir besoin de faire aucune

incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres.

Pour Nosophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avoit eu, par le moyen de Mérion, un livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nosophuge étoit ami des dieux; il avoit composé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suer; & il montroit, par le succès des sueurs, combien la transpiration, diminuée ou facilitée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit, pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu-à-peu les parties no-

bles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les alimens destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération abregent plus les jours des hommes que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût, & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remedes sont eux-mêmes de véritables maux qui usent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remede, qui est toujours innocent, & toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempé-

rance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquillité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par-là on fait un ſang doux & tempéré, & on diſſipe toutes les humeurs ſuperflues. Ainſi le ſage Noſophuge étoit moins admirable par ſes remedes que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque pour viſiter tous les malades de l'armée. Ils en guérirent beaucoup par leurs remedes : mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence. Tous les ſoldats, touchés de ces ſecours, rendoient graces aux dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils, c'eſt ſans doute quelque divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du

moins, si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien; il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. Oh! si nous pouvions l'avoir pour roi! mais les dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp, par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces louanges, qui n'étoient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai: il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à

celles-là ; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir ; aussi-tôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites : il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifférence pour les hommes ; il avoit une honte secrete d'être né si dur, & de paroître si humain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande déesse ! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire & pour corriger mon mauvais naturel ; c'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses ; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux : sans vous je serois haï & digne de l'être ; sans vous je ferois des fautes irréparables ; je serois

comme un enfant, qui, ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mere & tombe dès le premier pas.

Neſtor & Philoctete étoient étonnés de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins; ils ne ſavoient que croire, ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts; il verſa ſur lui des larmes pieuſes; il dit : O grande ombre! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité; mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente : je ſais combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne. Nous euſſions dans la ſuite été ſincèrement unis : j'avois tort de mon côté. O dieux! pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer!

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes, puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes; les chênes, ces vieux enfans de la terre qui sembloient menacer le ciel; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage; les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galese: là s'éleve avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissés; la douleur amere est peinte sur ces visages si farouches, & les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avoit élevé

depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains & ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture; le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupieres, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré; c'étoit un silence de désespoir & d'abattement : mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria : O Hippias! Hippias! je ne te verrai plus! Hippias n'est plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! c'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort! Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier soupir : ô dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai

plus ! mais je verrai ta mere qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux : & j'en serai cause ! O chere ombre ! appelle-moi sur les rives du Styx ; la lumière m'est odieuse : c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent. La mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle. On voyoit flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymede, qui alloient être réduits en cendres : on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout

ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

Télémaque, triſte & abattu, ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulyſſe ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami: appaiſe-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur; tu es délivré des miſeres où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je ſerois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les champs Elyſées lui ſoient ouverts; que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiecles, & que tes cendres repoſent en paix!

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée

poussa un cri : on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions ; & la douleur de sa mort, rappellant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnés. Mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son pere, l'aime aussi ; sans doute elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante. Celui-ci

étoit étendu, percé de diverſes bleſſures; &, dans ſon extrême foibleſſe, il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Noſophuge, envoyés par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art; ils rappelloient peu-à-peu ſon ame prête à s'envoler: de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda; il commença à ſentir la perte de ſon frere, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre! ne me vaudroit-il pas mieux mourir & ſuivre mon cher Hippias! je l'ai vu périr tout auprès de moi! O Hippias, la douceur de ma vie! mon fre-

re, mon cher frere, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus, ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O dieux, ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible! Mais n'est-ce point un songe? non, il n'est que trop vrai. O Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir: & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires: il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressen-

timent encore plus vif : d'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres ſi cheres de ſon frere Hippias, il verſa un torrent de larmes ; il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer. Je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher : ſans vous le corps de mon frere auroit été la proie des vautours ; ſans vous, ſon ombre, privée de la ſépulture, ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, toujours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ! O dieux ! récompenſez-le, &

délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe! Pour vous, ô Télémaque! rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit: O cheres, ô précieuſes cendres! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne! O ombre d'Hippias! je te ſuis dans les enfers: Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade pour les rendre plus attentifs à avancer ſa gué-

rison ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliés.

En même tems Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormoit peu ; & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans. Il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiere. Sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea nécessaire d'arrêter les murmures des soldats en souffrant lui-même volontairement les

mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres qui sont comme la fleur de la premiere jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat, ses membres moins mous & plus nerveux.

Fin du Livre dix-septieme.





Télémaque, conduit par Minerve, descend aux En
et demande à Pluton la permission d'y chercher so

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia. Il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il va se présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur-tout les mauvais rois.

ADRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon pour attendre divers se-

cours & pour tâcher de ſurprendre encore une fois ſes ennemis ; ſemblable à un lion affamé, qui, ayant été repouſſé d'une bergerie, s'en retourne dans les ſombres forêts & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger les troupeaux.

Télémaque, ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à exécuter un deſſein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repréſentoient ſon pere Ulyſſe. Cette chere image revenoit toujours ſur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chaſſer du ciel, par ſes feux naiſſans, les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud, dans une iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui

lui

lui jettoient des habits pour se couvrir : tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon & que les voix de toutes les Muses.

Télémaque, en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables. O mon pere ! ô mon cher pere Ulysse ! s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux ! Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs Elysées. Oh ! qu'il est cruel de n'espérer plus ! Quoi donc, ô mon cher pere ! je ne vous verrai jamais ! jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je

cherche avec tant de peines ! jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse ! jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses, qui ont abattu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les insensés amans de Pénélope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine ! O dieux ennemis de mon pere ! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur : c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ; hélas ! je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus. Je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thésée y est bien descendu ; Thésée, cet impie qui vouloit outrager les divinités infernales : & moi, j'y vais, conduit par la piété. Hercule y descendit : je ne suis point Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs, le cœur de ce dieu qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit

parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourroit comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit ! O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans la sombre demeure des morts. Si les dieux me refusent de vous posséder sur la terre & à la lumiere du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes : aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumiere à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée ; mais c'étoit

une fleche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par-tout avec lui.

Dans cette peine, il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célebre qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appelloit Achérontia, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher ; les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur souffrée du marais stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbe ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux zéphyrs, ni les graces naissantes du printems, ni les riches dons de l'automne : la terre, aride, y languissoit ; on y voyoit seulement quelques arbustes dé-

pouillés & quelques cyprès funeſtes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits : les grappes de raiſin ſe deſſéchoient au lieu de mûrir. Les naïades, triſtes, ne faiſoient point couler une onde pure; leurs flots étoient toujours amers & troubles. Les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer : ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux & la voix lugubre des hibous : l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paiſſoient ne ſentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la géniſſe, & le berger, tout abattu, oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpéce de nuit au milieu de jour. Les peuples voiſins redoubloient

alors leurs sacrifices pour appaiser les divinités infernales : mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redou-

table Hécate. Cette divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pere. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire ſouterrain mugir. La terre trembloit ſous ſes pas ; le ciel s'arma d'éclairs & de feux qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému ; tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée : mais ſon courage ſe ſoutint ; il leva les yeux & les mains au ciel. Grands dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit ; &, redoublant ſes pas, il ſe préſenta hardiment.

Auſſi-tôt la fumée épaiſſe qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipa ; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de tems. Télémaque entra ſeul ; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre ! Deux Crétois, qui l'avoient accompa-

gné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & auxquels il avoit confié son dessein, demeurerent tremblans & à demi morts assez loin de-là dans un temple, faisant des vœux, & n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres légeres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée : ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Té-

lémaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur ? qui étiez-vous ſur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la ſuperbe Babylone : tous les peuples de l'orient trembloient au ſeul bruit de mon nom : je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie : jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être au-ſſitôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe. J'étois encore jeune & robuſte ; hélas ! que de proſpérités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le trône ! mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas dieu ; elle m'a empoiſonné : je ne ſuis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or ; on pleura ; on

s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jetter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres : mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur même dans ma famille ; & ici-bas je souffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce spectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ? sentiez-vous cette douce paix sans laquelle le cœur demeure toujours serré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien ; je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raison

tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable & un songe : voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les prospérités, & qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles : Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan ; elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignités. L'une lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi ? comment étois-tu assez insensé pour te croire un dieu ? & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disoit ; Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te

prît pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? tu n'as plus rien à donner, malheureux ! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes ; les dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les dieux qui ont souffert si long-temps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien ! que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les om-

bres accouroient pour considérer cet homme vivant qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussi-tôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger les ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; & ; dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de

ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancelans ; la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon pere eſt deſcendu dans votre empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un trône d'ébene ; ſon viſage étoit pâle & ſévere, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiere offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſais quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Au pied du trône étoit la mort, pâle & dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis; les cruels défiances; les vengeances toutes dégouttantes de sang & couvertes de plaies; les haines injustes; l'avarice qui se ronge elle-même; le désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée qui renverse tout; la trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & remplissoient le palais où il habite.

Il répondit à Télémaque d'une voix

baſſe qui fit gémir le fond de l'Erebe: Jeune mortel, les deſtins t'ont fait violer cet aſyle ſacré des ombres; ſuis ta haute deſtinée : je ne te dirai point où eſt ton pere; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher. Puiſqu'il a été roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois ſont punis, de l'autre les champs Elyſées où les bons rois ſont récompenſés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elyſées qu'après avoir paſſé par le Tartare : hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon empire.

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon pere, & de s'éloigner de la préſence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bientot aſſez près de lui le noir Tartare; il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flamme, dont le bruit

ſemblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Télémaque, ſecrètement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faiſant ſemblant d'aimer la religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour ſe jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avoient abuſé de la vertu même, quoiqu'elle ſoit le plus grand don des dieux, étoient punis comme les plus ſcélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres & leurs meres, les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le

ſang de leurs époux, les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainſi voulu; & voici leur raiſon: c'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des impies; ils veulent encore paſſer pour bons, & font, par leur fauſſe vertu, que les hommes n'oſent plus ſe fier à la véritable. Les dieux, dont ils ſe ſont joués, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guere coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement; ce ſont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu, enfin ceux qui ont jugé té-

mérairement des choſes ſans les connoître à fond, & qui par-là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les dieux. Quoi donc! diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre quand on manque de reconnoiſſance pour ſon pere, ou pour un ami de qui on a reçu quelque ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au pere & à la mere de qui on eſt né? Plus tous ces crimes ſont impunis & excuſés ſur la terre, plus ils ſont, dans les enfers, l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient aſſis & qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plai-

fir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne sont rien ; tu as été vertueux : mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux dieux, qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité. Mais les dieux, qui ont tout fait & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les as oubliés ; ils t'oublieront ; ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire ; te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole : ap-

prends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect & l'amour des dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal: ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage, & ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des dieux, devient son supplice: il se voit, & ne peut cesser de se voir: il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution

universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles : il ne se trouve plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur ; sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amèrement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords & de désespoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même : il cherche les ténebres, & ne peut les trouver ; une lumiere importune le suit par-tout ; par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent ja-

mais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! je n'ai donc connu, ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même ! non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien : tous mes pas ont été des égaremens ; ma sagesse n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle : j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices : là ils voyoient & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere & avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité, leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste & leur excessive magnificence fondée sur la ruine

des peuples, leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir ; ils se trouvoient plus horribles & plus monstrueux que n'est la chimere vaincue par Belléröphon, ni l'hydre de Lerne abattu par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux

ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils éxigent sans pudeur les lâches flatteries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténebres, où ils ne peuvent voir que les insultes & les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir ; dans le tartare il sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, & ils ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; il sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes quand Vul-

cain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là Télémaque apperçut des visages pâles, hideux & consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps, Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte & qui ne tarira

jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice; ils la voient, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux : sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle est comme la foudre; sans rien détruire au-dehors, elle pénetre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute espérance, qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail, qui doit être inséparable de la royauté pour le soulagement des peuples.

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Le fils répondoit : O malheureux pere ! c'est vous qui m'avez perdu ! c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes ! en vous voyant régner avec tant de mollesse, & entouré de lâches flatteurs, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire ; & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroif-

ſoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hibous dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyranique, & la molleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre, ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces rois ſévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour les biens qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les loix, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix regnent par leur miniſtere. On leur imputoit auſſi tous les déſordres qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent & dans la tentation de mépriſer les loix

pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureusement les rois qui, au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténebres & de maux, un grand nombre de rois qui avoient passé sur la terre pour des rois assez bons : ils avoient été condamnés aux peines du Tartare pour s'être laissé gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. La plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la vérité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du Livre dix-huitieme.



Télémaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Acrise son grand-pere.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre dans les champs Elyſées, où il eſt reconnu par Arcéſius ſon biſaïeul, qui l'aſſure qu'Ulyſſe eſt vivant, qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcéſius lui dépeint la félicité dont jouiſſent les hommes juſtes, ſur-tout les bons rois qui, pendant leur vie, ont ſervi les dieux & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros qui ont ſeulement excellé dans l'art de faire la guerre ſont beaucoup moins heureux dans un lieu ſéparé. Il donne des inſtructions à Télémaque : puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

LORSQUE Télémaque ſortit de ces lieux il ſe ſentit ſoulagé, comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine;

il comprit, par ce soulagement, les malheurs de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant depiéges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres & contre soi-même! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible où la vertu lui est moins difficile!

En faisant ces réflexions, il se troubloit au dedans de lui même : il frémit, & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer. Mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténebres, de l'horreur & du désespoir, son courage commença peu-à-peu à renaître : il respiroit, &

entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiere du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans princes souffroient dans le tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée ; aussi les bons rois jouissoient dans les champs élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans & fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printems qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne

qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule : là jamais les noirs aquilons n'oserent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse & qui porte des viperes entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point; & la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumiere pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'est point semblable à la lumiere sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, & qui n'est que ténebres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumiere : elle pénetre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénetrent le plus pur crystal : elle n'éblouit jamais; au

contraire, elle fortifie les yeux & porte dans le fond de l'ame je ne ſais quelle ſérénité : c'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris; elle ſort d'eux & elle y entre; elle les pénetre & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la ſentent, ils la reſpirent; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie : ils ſont plongés dans cet abîme de délices comme les poiſſons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout ſans rien avoir, car ce goût de lumiere pure appaiſe la faim de leur cœur; tous leurs deſirs ſont raſſaſiés, & leur plénitude les éleve au-deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent ſur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors; ils ſont tels que les dieux, qui raſſaſiés de nectar & d'ambroſie, ne daigneroient pas

ſe nourrir des viandes groſſieres qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances même qui coûtent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus : ſeulement ils ont pitié des miſeres qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'eſt une pitié douce & paiſible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leur viſage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indé-

cent ; c'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté ; c'eſt un goût ſublime de la vérité & de la vertu qui les tranſporte : ils ſont, ſans interruption, à chaque moment, dans le meme ſaiſiſſement de cœur où eſt une mere qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort ; & cette joie, qui échappe bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un inſtant, elle eſt toujours nouvelle pour eux : ils ont le tranſport de l'ivreſſe ſans en avoir le trouble & l'aveuglement.

Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voient & de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices & les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent ; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes mais courtes années où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le ſecours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de

périls. Je ne sais quoi de divin coulé sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, & ils ne sont tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin, les siecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, & cependant mille & mille siecles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiere. Ils regnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis; les dieux

même les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit son pere, & qui avoit craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve; & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le tartare, & d'en voir si peu dans les champs Élysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très-rares; & la plupart sont si méchans, que les dieux ne seroient pas justes si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort. . . .

Télémaque, ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort: c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les champs élysées. Cet homme s'avançoit avec empressement, & regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chere. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcésius, pere de Laërte. J'avois fini mes jours avant qu'Ulysse,

mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie ; alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances ; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pere ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, & attend que son fils revienne pour lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems, qui entraîne après lui

tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose ; tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce tems te paroît éloigné : hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi ; & le présent qui s'enfuit est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que

nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui. Mais, hélas! ô mon fils, que la royauté est trompeuse! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce & obscure: un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même; ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois

pendant plusieurs siecles : il doit réprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal : il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin : ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même ; il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse : arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions, & contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie : quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable comme un pere conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience

héroïques. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner pour rendre une félicité complete.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il se sentoit ému & embrasé; je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même le consumoit secrètement; il ne pouvoit, ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression: c'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à res-

pirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son pere, des traits de cette même ressemblance lorsqu'Ulysse partit pour le siége de Troie.

Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces & mêlées de joie coulerent de ses yeux. Il voulut embrasser une personne si chere; plusieurs fois il l'essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassemens comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir; tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses levres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien; ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle; il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leur ſiecle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce ſont des héros, à la vérité ; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois ſages, juſtes & bienfaiſans.

Parmi ces héros, tu vois Théſée, qui a le viſage un peu triſte : il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte : heureux s'il n'eût point été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, & qui finit ſa vie.

S'il eût été aussi sage, juste & modéré qu'il étoit intrépide, les dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié des Phthiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vue naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie pour venger le parjure de Laomédon & les injustes amours de Pâris. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont appaisés, & ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-temps sur la terre ce jeune héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les

les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax, fils de Télamon & cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton pere ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir ; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur ; & il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe, & qui porte encore sur lui les marques de la

perfidie de Clytemnestre. O mon fils; je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux freres Atrée & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon, revenant à la tête des Grecs du siege de Troie, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise: telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables & vertueux: aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des champs Elysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples: ils sont les amis des dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres im-

puissantes & vaines : ces rois justes, étant purifiés par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paroissent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte : tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas : sa démarche légere ressemble au vol d'un oiseau : il tient dans sa main une lyre d'ivoire, & dans un transport éternel il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre &

de sa voix raviroit les hommes & les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, égyptien, qui le premier régna dans Athenes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Ericthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie : il le fit en vue de faciliter le commerce en-

tre les isles de la Grece ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous les peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile & de fruits ; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait & qui vous couvrent de leur laine : par-là, vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paie tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas qu'autant qu'il est néces-

faire ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse.

Le sage Ericthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos & toute la sûreté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens : mais les dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Ericthon apperçut

que l'argent corrompoit les peuples ; comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le blé & la maniere de le multiplier en le semant : mais ils ignoroient la perfection du labourage ; & Triptoleme, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre & à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous

leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples même ſauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs & ſe ſoumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons & à ſe nourrir de pain.

Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a à ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe. Cette abondance ſi ſimple & ſi innocente qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Ericthon; ils mépriſerent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile &

bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendres puissans, libres, heureux, & dignes de l'être par une solide vertu! Mais, hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu-à-peu les vraies, & ils dégénerent de cette merveilleuse simplicité.

O mon fils! tu régneras un jour: alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est au-dessus de l'hiver glacé, & que la lumiere du

soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'étoit le grand roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine, pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnois, ô mon pere ! Sésostris, ce sage roi

d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas longtems.

Le voilà, répondit Arcésius; & tu vois par son exemple, combien les dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois : mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler

à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs états & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste & si bienfaisant; & c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils! dont la blessure paroît si éclatante? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que, dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le roi périroit seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces loix pendant son absence: après quoi il partit, s'exila

lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger son peuple, par son serment, à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme, roi des Pyliens, & un de ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravagea la terre, & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda au dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs est le fameux Bélus : il régna en Egypte; & il épousa Anchinoé, fille du dieu Nilus qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu sais l'histoire; & Egyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus ri-

che par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer.

Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort: les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il en est tems, d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor: pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siecles.

Il dit; & aussi-tôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser; &,

ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné juſqu'auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

Fin du Livre dix-neuvieme.



LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis pour ne pas surprendre Venuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner: l'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste; & ce roi, qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctete survient; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, & obligé de se retirer du combat. Telémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste, re-



Télémaque, après avoir donné la vie à Adraste, est obligé de le tuer pour sauver la sienne.

levé, veut surprendre Télémaque; celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblerent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens Peucetes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avoit corrompu par argent, & la garnison Lucanienne, & celui qui la commandoit: de maniere que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse; & les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avoit offert secrètement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes

de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre & de bouche dans un château voiſin de Venuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Venuſe étoit priſe. Philoctete & Neſtor avoient déja opiné qu'il falloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment : mais Télémaque, à ſon tour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Venuſe vous ne feriez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte, qui a mis cette ville en dépôt, a cor-

rompu le commandant & la garnifon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends, comme vous, que, fi vous preniez Venufe, vous feriez dès le lendemain maîtres du château où font tous les préparatifs de guerre qu'Adrafte y a affemblés, & qu'ainfi vous finiriez en deux jours cette guerre fi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que vaincre par de tels moyens? Faut-il repouffer la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois ligués pour punir l'impie Adrafte de fes tromperies, feront trompeurs comme lui? S'il nous eft permis de faire comme Adrafte, il n'eft pas coupable, & nous avons tort de vouloir le punir. Quoi! l'Hefpérie entiere, foutenue de tant de colonies grecques & des héros revenus du fiége de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adrafte, que la perfidie & le parjure?

Vous avez juré, par les chofes les plus facrées, que vous laifferiez Ve-

nuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé, du moins en apparence, la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse : le traité subsiste; votre serment n'est pas oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidele & religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux homme cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ! quel voisin ne sera pas

contraint de craindre tout de vous, & de vous détester ? qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sinceres, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solemnel ? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? eh ! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins : toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles : vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous prometrez.

Voici, ajouta Télémaque, un motif encore plus pressant qui doit vous frap-

per, s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demanda, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner.

Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance, qui est la bonne-foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en serez-vous ? quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par

les siens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, & de violer la foi donnée ? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns aux autres ! Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer ; vous vous déchirerez assez vous-mêmes ; vous justifierez ses perfidies.

O rois sages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous relever par votre vigilance & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne-foi ; cette perte est irréparable ; vous ne pourriez plus ni rétablir la confiance

nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combattons, mourons s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste, est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses levres & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit, non à lui ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement : l'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu-à-peu dans l'assemblée :

les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers; on attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les dieux vous ont fait parler; & Minerve, qui a tant de fois inspiré votre pere, a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse; je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colere des dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit: & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles; mais, en applaudissant, chacun étonné, tournoit les yeux vers le

fils d'Ulysse, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée : sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce héros. Il le nourrissoit, & tâchoit de le consoler dans son malheur; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste. Mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle.

On surprit un autre transfuge, nom-

mé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci leur devoit donner. Arion, pris, avoua sa trahison. On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis: mais Acante, profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit, dans le doute, sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir: la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondit Télémaque. Quoi! vous êtes si prodigues du

ſang humain, ô vous qui êtes établis les paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver comme un paſteur conſerve ſon troupeau! vous êtes donc des loups cruels, & non pas des paſteurs; du moins vous n'êtes paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé; un ſoupçon mérite la mort: les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi vous égorger plus de victimes.

Télémaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoient les cœurs, & qui couvroient de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit: Pour moi, je n'aime pas aſſez la vie pour vouloir vivre à ce prix; j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une

trahiſon, que ſi, dans le doute, je le faiſois moi-même périr injuſtement. Mais écoutez, ô vous qui, étant établis rois, c'eſt-à-dire juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence & modération; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſi-tôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion; il le preſſe ſur une infinité de circonſtances. Il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte comme un transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il auroit peur d'être ainſi renvoyé, ou non: mais le viſage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embarraſſé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés ſur lui, s'en apperçut: il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte

par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels : ſi au contraire vous avouez dès-à-préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une iſle de la mer où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout; & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des iſles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après, un Daunien d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans ſa tente le roi Adraſte. Il le pouvoit; car on eſt maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce

qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperdument, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il étoit résolu ou de faire périr Adraste & de reprendre sa femme, ou de périr lui-même. Il avoit des intelligences secretes pour entrer la nuit dans la tente du roi, & pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même tems le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Aussi-tôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision.

Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffi-

roit pour la rejetter : dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber sur les rois alliés : la guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront plus d'aucun usage ; on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirons nous-mêmes les funestes suites ; & nous le mériterons, puisque nous aurons autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hespérie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux dieux justes, cette horreur de la perfidie.

Aussi-tôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la

générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies & de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'orient, dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, pré

venant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son casque, couvert de crins flottans, brilloit déja sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée: l'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper.

Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit; & tous les rois, oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs: tout cede à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avoit rien d'impétueux ni de précipité: il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les au-

tres & à profiter de leurs conſeils, mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignés, arrangeant toutes choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres, excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par-tout la liberté & la confiance.

Donnoit-il un ordre; c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs: il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris: il lui faiſoit enſuite expliquer familièrement comment il avoit compris ſes paroles & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vues, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelques marques d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir: mais ils n'é-

toient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit les mauvais ſuccès; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflammé par les premiers rayons du ſoleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant : toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement; c'étoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit, par le bruit des armes & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épis qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiere qui déroboit peu-à-peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient

jettés, que Télémaque, levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles :

O Jupiter, pere des dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la justice & la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le sang des hommes: nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez, & décidez entre lui & nous : s'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains: s'il faut délivrer l'Hespérie & abattre le tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille qui nous donneront la victoire; la gloire vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats: nous combattons pour vous; & puisque vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entiere ruissellera sur vos autels.

Il dit, & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Sicile pendant qu'il y avoit voyagé : il étoit armé, comme Hercule, d'une massue énorme ; sa taille & sa force le rendoient semblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats ! va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leve sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de navire : chacun craint le coup de sa chûte. Elle menace la tête du fils d'Ulysse : mais il se détourne du coup, & se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise une roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce

d'un trait Périandre à la gorge; le ſang qui coule à gros bouillons de ſa large plaie étouffe ſa voix : ſes chevaux fougueux, ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flottant ſur leur cou, l'emportent çà & là : il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermés à la lumiere, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui; il donna auſſi-tôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec la maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée, mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans : Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide : Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Eryx dans les combats du ceſte : Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infâme Cacus : Ménécrate,

qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte : Hippocoon, ſalapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval : le fameux chaſſeur Eurymede, toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neige du froid Apennin, qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fleches : Nicoſtrate, vainqueur d'un géant qui vomiſſoit du feu dans les rochers du mont Gargant : Cléanthe, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avoit été promiſe par ſon pere à celui qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé qui étoit né ſur les bords du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, ſe dévoua pour tuer le monſtre ; il réuſſit : mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire ; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Cléan-

h e, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes qui ſont auprès du fleuve, elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux blonds ; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les dieux, touchés de ſes regrets, & preſſés par les prieres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du dieu ſon pere : mais l'eau de cette fontaine eſt encore amere ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & ſur ſes triſtes bords on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la

terreur, le cherchoit avec empressement. Il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, & menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse & d'une audace extraordinaires, auxquels il avoit promis de grandes récompenses s'ils pouvoient, dans le combat, faire périr Télémaque de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce commencement du combat, sans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine à le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine enfoncé, au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang: mais, au lieu de Télémaque, il apperçoit le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jettoit au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur,

veut le percer ; mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémiſſoit ſous un monceau de morts ; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus, dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale : la ſage & invincible Pallas elle-même, l'ayant vu, frémit & recula d'horreur.

Cependant Philoctete, marchant à pas lents, & tenant dans ſes mains les

fleches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussiere. Déjà il avoit abattu Ctésilas, si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qui devançoit en son pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombés Eutyphron, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Ptérélas, qui avoit suivi Nestor au siege de Troie, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force; Aristogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu secrètement de ce dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes: mais Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile; & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épis dorés tombent, pendant la moiſſon, ſous la faulx tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il expoſoit inutilement ſa vieilleſſe. Sa ſageſſe l'avoit quitté : il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate, ſon fils, qui, de ſon côté, ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon pere. Mais le moment fatal étoit venu où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber ; mais il l'évita : & pendant que Piſiſtrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang : ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueil-

lie dans les prés : ses yeux étoient déja presque éteints & sa voix défaillante. Alcée, son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere. Là, il voulut parler & donner les dernieres marques de sa tendresse : mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiere. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu si long-tems ! Hélas ! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siege de Troie ? je serois mort avec gloire & sans amertume : maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée & impuissante ; je ne vis plus que pour les maux, & je

n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô cher Piſiſtrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler ; je ne t'ai plus, je n'ai plus rien, & rien ne me conſolera : tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfans ! je crois que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux ; la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? qui recueillera mes cendres ? O Piſiſtrate ! tu es mort, comme ton frere, en homme courageux ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En diſant ces paroles il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta ſa main, on lui arracha le corps de ſon fils : & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forçes, il voulut retour-

ner au combat ; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre. Les menaces, la fureur guerriere & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches ; ils portent une mort certaine par-tout où ils lancent leurs traits : tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils se voient l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fleches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irrémédiables : mais Mars, qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît si-tôt ; il vouloit, par lui, prolonger les horreurs de la guerre & multiplier les carnages. Adraste étoit encore dû à la justice des dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut

l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au ſiege de Troie. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira ſa fleche contre Amphimaque; elle lui perça le cœur. Auſſi-tôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent & furent couverts des ténebres de la mort : ſa bouche, plus vermeille que les roſes dont l'aurore naiſſante ſeme l'horiſon, ſe flétrit; une pâleur affreuſe ternit ſes joues; ce viſage ſi tendre & ſi gracieux, tout-à-coup ſe défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang où il ſe rouloit, & ſes cheveux, auſſi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la pouſſiere.

Philoctete, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat; il perdoit ſon ſang & ſes forces;

ſon ancienne bleſſure même, dans l'effort du combat, ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Œbaliens qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit abattu ſans peine à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit; c'eſt un torrent qui, ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs; il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſe les vaſtes campagnes, les bois, les mon-

tagnes & les fleuves même les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs.

Télémaque gémit ; l'indignation paroît dans ſes yeux : il quitte les lieux où il a combattu long-tems avec tant de dangers & de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens ; il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiere. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſais quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Ce cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens : il glace d'épouvante les ennemis ; Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſais combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une va-

leur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencerent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit : une pâleur de défaillance, une sueur froide se répand dans tous ses membres ; sa voix enrouée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole ; ses yeux, pleins d'un feu sombre & étincelant, paroissoient sortir de sa tête : on le voyoit, comme Oreste, agité par les furies ; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux ; il s'imagina les voir irrités, & entendre une voix sourde qui sortoit du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare : tout lui faisoit sentir une main céleste & invisible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper ; l'espérance étoit éteinte au fond de son cœur : son audace se dissipoit comme la lumiere du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop long-tems souffert sur la terre, trop long-tems si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchoit enfin à sa derniere heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéton, prêtes à le dévorer. Il s'écrie; & sa bouche demeure ouverte, sans qu'il puisse prononcer aucune parole: tel qu'un homme dormant qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche & fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide, comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire, le couvrant de ses aîles, tient déja une

couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux & paisible reluit dans ses yeux ; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage & mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement ; & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent. Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-à-coup, & enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au

pied d'un ormeau, n'en ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ſes rameaux entrelacés juſqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force : Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec ; mais en vain : dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de terre & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie, qui avoit toujours mépriſé les dieux, montre une lâche crainte de la mort : il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la deſire. Il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque : Fils d'Ulyſſe, dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes dieux ; ils me puniſſent comme je l'ai mérité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité ; je la vois,

elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pere qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui, le tenant ſous ſes genoux, avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſi-tôt: Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je ſuis venu ſecourir; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, ô Adraſte; mais vivez pour réparer vos fautes: rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillée par tant de maſſacres & de trahiſons: vivez, & devenez un autre homme. Apprenez par votre chûte, que les dieux ſont juſtes: que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le menſonge; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu. Donnez-nous pour ôtages votre fils Métrodore,

avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, & lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi. Mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court qu'il tenoit caché : le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque si elles n'eussent été divines. En même tems Adraste se jette derriere un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux, craint la mort : au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux.

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se présen-

tent à son passage : mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du pere des dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse ; il le renverse, comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur ; il enfonce son glaive, & le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

Fin du Livre vingtieme.





Polydamas est choisi pour Roi des Dauniens par l'avis de Télémaque.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix, & leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.

A PEINE Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur

défaite & la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance : ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix & de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt : il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la

prospérité pour un jeune prince : plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'égare & s'éloigne de tous sentimens de vertu. Et maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, grace aux dieux, & les instructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demanderent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les dieux d'avoir frappé le tyran : ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre ; & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, & qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terreins qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe

peu-à-peu pardeſſous : long-tems on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens ; rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle ; cependant tous les ſoutiens ſont détruits peu-à-peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrein s'affaiſſe & ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude & l'inhumanité ſappent peu-à-peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime : on l'admire, on la craint, on tremble devant elle, juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus ; elle tombe de ſon propre poids, & rien ne peut la relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne-foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les chefs de l'armée s'aſſemblerent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une ami-

tié si inespérée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat & fait languir le soir une fleur qui étoit le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir; loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines: l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui; toute nourriture étoit amere à cet infortuné vieillard; la lumiere même lui étoit odieuse: son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des

gémissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire : O Pisistrate, Pisistrate ! Pisistrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te suis, Pisistrate ; tu me rendras la mort douce. O mon cher fils ! je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Il passoit des heures entieres sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant vers le ciel les mains & les yeux noyés de larmes.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque qui étoit auprès du corps de Pisistrate : il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parfums exquis, & versoit des larmes ameres. O mon cher compagnon, lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie : je te dois mille & mille soins : je t'aimois; tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur ; elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait périr

avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton pere : oui, ta ſageſſe & ton éloquence, dans un âge mûr, auroient été ſemblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déja cette douce inſinuation à laquelle on ne peut réſiſter quand il parle ; ces manieres naïves de raconter, cette ſage modération qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irrités, cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon ; ta parole ſimple & ſans faſte couloit doucement dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas ! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures, nous ſont enlevés à jamais. Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin, n'eſt plus ; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor avant que nous euſſions

fermé les tiens, il ne verroit pas ce qu'il voit, il ne feroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie fanglante qui étoit dans le côté de Pififtrate; il le fit étendre fur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il reffembloit à un jeune arbre qui, ayant couvert la terre de fon ombre, & pouffé vers le ciel fes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron: il ne tient plus à fa racine ni à la terre, mere féconde qui nourrit fes tiges dans fon fein; il languit; fa verdure s'efface; il ne peut plus fe foutenir, il tombe: fes rameaux, qui cachoient le ciel, traînent fur la pouffiere, flétris & defféchés; il n'eft plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes fes graces. Ainfi Pififtrate, en proie à la mort, étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déja la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiffés & pleins de

larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé : les cendres ſont miſes dans une urne d'or ; & Télémaque, qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé ; gardez-les pour ſon pere. Mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télémaque entra dans l'aſſemblée des rois ligués, où chacun garda le ſilence pour l'écouter dès qu'on l'apperçut : il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques, ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent ſa honte ; il auroit voulu ſe pouvoir cacher : ce fut la premiere fois qu'il parut embarraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace qu'on

ne lui donnât plus aucune louange : Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu ; mais c'eſt que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux. Il faut les mériter, & les fuir : les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe ſont fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité : épargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux des louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui conti-

nuoient de l'élever jusques au ciel ; &, par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les éloges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant : ainsi les louanges finirent : mais l'admiration augmenta. Tout le monde sut la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & les soins qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs : toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres ; il est l'ami des dieux, & le vrai héros de notre âge ; il est au-dessus de l'humanité ; mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidele & tendre, il est compatissant, libéral, bienfaisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer ; il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté : voilà ce qui

est d'usage ; voilà ce qui touche les cœurs ; voilà ce qui nous attendrit pour lui, & qui nous rend sensibles à toutes ses vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télémaque, pour sa part, la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présens de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée par la vengeance de Nauplius & par la colere de Neptune ; ni votre mere,

que ſes amans poſſedent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du ciel comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces diſcours : mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télémaque l'étoit à ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni des richeſſes, ni des délices : qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? on n'en a que plus d'embarras & moins de liberté : la vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérés, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire, on eſt impie, on eſt tyran, on eſt

le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que, selon les vraies regles, pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine, qui est infinie; & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes & les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite & pauvre: j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y regne avec justice, piété & courage; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon

pere, échappé à la fureur des vagues, y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe; & que je puiſſe apprendre long-tems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions pour ſavoir modérer celles de tout un peuple!

Enſuite Télémaque dit: Ecoutez, ô princes aſſemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne-foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins: c'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux; ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné; ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouiront: ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe; & le roi & le peuple, tout ſera l'ouvrage de vos mains. Si, au contraire, vous voulez partager

leur pays entre vous, voïci les malheurs que je vous prédis : ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté; & les dieux ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prospérités se dissiperont comme la fumée; le conseil & la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, & l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez; vous serez téméraires dans vos entreprises; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup; & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à toute la terre? & maintenant ils fuient devant leurs ennemis; ils sont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds : voilà ce que les dieux ont fait; voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus, considérez que, si vous entreprenez de partager entre vous cette con-

quête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins : votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle.

Mais je suppose que vous soyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment. Considérez que cette entreprise vous désunira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance ; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité sur les autres pour faire paisiblement ce partage : voilà la source d'une guerre dont vos petits-enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de périls, & au tra-

vers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne-foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus déſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle ſans intérêt: écoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & pour vous déplaire en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainſi, avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les princes étonnés & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu

eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui : on voit aiſément qu'il a long-tems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent la côte ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais, après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre ſi on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſi-tôt il a préſenté un rameau d'olivier comme ſuppliant. On l'a écouté : il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent cette côte de l'Heſpérie ; & on l'amene ici pour le faire parler aux rois aſſemblés.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici ou pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomede, roi d'Etolie, qui blessai Vénus au siége de Troie. La vengeance de cette déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumiere d'un pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les dieux, & sur-tout Jupiter, qui a

soin des étrangers ; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas, dans ces vastes pays, quelque coin de terre infertile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis seront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts : nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainsi, Télémaque, ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomede commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme si majestueux seroit son pere. Aussi-tôt qu'il eût déclaré qu'il étoit Diomede, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons vien-

nent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Dïomede, qui se plaignoit de la longue colere d'une divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere & par lui ; des larmes mêlées & de douleur & de joie coulerent sur ses joues, & il se jetta tout-à-coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les dieux l'ont traité sans pitié comme vous. Si les oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore ; mais, hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui : jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a à être malheureux, qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, grand Diomede (car, malgré les miseres qui

ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats), je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelques secours. Ces princes que vous voyez sont humains; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes: il leur manque quelque chose, quand ils n'ont jamais été malheureux; il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté: la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler: puisque les dieux vous menent à nous, c'est un présent qu'ils nous font; & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede, étonné, le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient, comme s'ils avoient été long-

tems liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse ! disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrasse aussi le grand fils de Tydée ; ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctete lui dit : Sans doute vous serez bien-aise de revoir le sage Nestor : il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfans ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau. Venez le consoler : un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abattoit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu-à-peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un

peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi, & de choisir pour roi des Dauniens Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile les succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire: ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zele, ni de leur désintéresse-

ment. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils ; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis : la hauteur, la mauvaise foi, la violence, mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-tems menacé n'arrivoient point : Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours des inconvéniens ; Polydamas lui étoit insupportable ; il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu-à-peu à se taire, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secretes qui sont encore plus estimables que les éclatantes, enfin à se passer des hommes. Il demeura au

pied du mont Gargan, dans un désert où un rocher en demi-voûte lui servoit de toît. Un ruisseau, qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains: la terre le payoit de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien. Il avoit non-seulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les dieux, justes quoique patients, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chûte irrémédiable: car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste,

il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu; car Télémaque, selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner partout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il la fait faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, & il

peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : Polydamas, il eſt vrai, ſait la guerre ; mais il aime la paix : & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte ; il en a prévu les ſuites funeſtes. Un prince foible, ignorant & ſans expérience, eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le prince foible & ignorant ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un miniſtre flatteur, inquiet & ambitieux : ainſi ce prince aveugle s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra être ſûr de lui-même : il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous

le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un roi digne de commander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnoissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne-foi avec nous, & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux, & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé, & mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement ; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une ıduite si dure & si artificieuse : mais ıoix de Polydamas nous montre une

véritable candeur. Les alliés sans doute n'attendent de nous rien que de juste & de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté & contre la gloire de notre nation : aussi pouvons-nous protester, à la face des justes dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisans. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie !

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre est trop vaste pour eux ; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés

de leur établiſſement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamas & Diomede étant unis par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre & à votre nation un roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel : donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Auſſi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert, & pour le faire régner ſur eux. Avant que de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs

pourroit ſecourir puiſſamment le parti des alliés, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne ſongerent plus qu'à ſe ſéparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec ſa troupe après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomede, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne héritier des fleches d'Hercule.

Fin du Livre vingt-unieme.



LIV. VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de retrouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propose pour modele la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination pour Antiope, fille de ce roi, & sur son dessein de l'épouser. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les dieux la lui destinent ; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans.

LE jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Itha-



maque arrivant à Salente trouve le luxe de la
réformé et la campagne bien cultivée .

que, où il espéroit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & déserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens : il reconnut l'ouvrage de la sagesse de Mentor. Ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit beaucoup moins d'artisans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse : mais d'autres pensées occuperent alors son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor : aussi-tôt son cœur fut ému de joie & de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui; & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher,

D'abord Idoménée embrassa Téléma-

Télémaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichés. Lequel vaux mieux, ajouta Mentor, ou une villè ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeſte dans ſes mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artiſans occupés à amollir lès mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête. C'eſt le nombre du peuple, & l'abondance des alimens, qui font la vraie force & la vraie richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de ſon pays : tout ſon pays n'eſt plus qu'une ſeule ville, Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne les

hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts ſuperflus qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches en les jettant dans le faſte & dans la molleſſe : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouiſſant cachoit une foibleſſe & une miſere qui euſſent bientôt renverſé ſon empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine, & au mépris de la vie, par

l'amour des bonnes loix, ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a dans le gouvernement des peuples, deux choſes pernicieuſes auxquelles on n'apporte preſque jamais aucun remède: la premiere eſt une autorité injuſte & trop violente dans les rois; la ſeconde eſt le luxe, qui corrompt les mœurs.

Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout: mais à force de tout pouvoir, ils ſapent les fondemens de leur puiſſance; ils n'ont plus de regle certaine ni de maxime de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que des eſclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes à ce torrent? Tout

cede ; les ſages s'enfuient, ſe cachent & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente qui puiſſe ramener dans ſon cours naturel cette puiſſance débordée : ſouvent même le coup qui pourroit la modérer l'abat ſans reſſource. Rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup ſi on ne le relâche : mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher ? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flatteuſe : il avoit été renverſé de ſon trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les dieux nous aient envoyés ici, pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée qui ne convient point à des hommes ; encore a-t-il fallu des eſpeces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal, preſque incurable, eſt le luxe. Comme la trop grande autorité empoiſonne les rois, le luxe empoiſonne toute une nation. On dit que ce

luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches ; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les nécessités de la vie, les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence ; les grands, celle des parens du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands : car qui est-ce qui se fait justice ? les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste, & pour se prévaloir de

leurs richeſſes ; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation ſe ruine; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquérir du bien pour ſoutenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures : il n'eſt plus queſtion que d'être riche; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux, inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos intérêts ; vous êtes mépriſé ſi vos talens ne ſont relevés par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir ; ils en dépenſent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entre-

prendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien-aises d'être autorisés dans une honnête frugalité?

Télémaque, écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil : il sentoit la vérité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondoit rien ; mais, repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connois plus, ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que

nous venons de remporter. Le hasard & la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre ; il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête ; il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi & contre tout son peuple, pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes & odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? Oh ! qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide en ravageant la terre & en répandant le sang humain !

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modere ses passions, & s'applique à gouverner son peuple avec justice : mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont des suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-temps ; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse ; & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage & éclairé ; mais il s'applique trop

au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi qui est au-dessus des hommes ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossiere que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui : il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de place, & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est dé-

fiance, c'est petitesse; c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le tems & la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins; il faut avoir l'esprit libre & reposé; il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus ni force ni délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont: & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit: car on ne juge sainement des affaires que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui se contenteroit de trouver des sons harmo-

nieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colonnes & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre & à la proportion des ornemens de ſon édifice : dans le tems qu'il fait un ſallon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable ; quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour ni au portail. Son ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques qui ne ſont point faites les unes pour les autres : cet ouvrage, loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'étendue pour concevoir à la fois le deſſin général de tout ſon ouvrage ; c'eſt un caractere d'eſprit court & ſubalterne. Quand on eſt né avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui,

N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur : celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille des colonnes, ou qui éleve un côté d'un bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'é-

tat est celui qui, ne faisant rien, fait tout faire; qui pense, qui invente, qui pénetre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hasard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidument depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages? non: cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination; il ne travailleroit plus de génie: il faut que tout se fasse irrégulièrement & par saillies, suivant que son goût le mene & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs & à préparer des pinceaux? non; c'est l'occupation de ses éleves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie & de la

passion à ses figures. Il a dans sa tête les pensées & les sentimens des héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans leurs siecles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espece d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne ; que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de pensées pour faire un grand roi, que pour faire un grand peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : il me semble que je comprends tout ce que vous dites : mais, si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor : ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont

point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas : ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent ni à quoi ils doivent tendre; il ne savent que se défier, & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoissent assez, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans des détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, & pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guere dans l'essentiel. Ils

ſont au-deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres ; les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer, & c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévérement la tromperie quand on la découvre : mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains : mais un roi, dans un grand état, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui : il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes,

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les dieux vous aiment & vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici, est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instrúction. Tous ces sages établissemens que vous admirez dans Salente ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici; Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussi-tôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe : mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'isle de Calypso : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que

l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le tems & l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable : ce n'est point un amour passionné; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus qui est ac-

compagnée des Graces. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le sait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples. Avec quelle crainte & quelle religion la voyons-nous offrir des sacrifices & détourner la colere des dieux, quand il faut expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage ! Enfin, quand on la voit avec une troupe de femmes, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux-arts : elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail & l'ennui par le charme de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux : elle surpasse la plus exquise peinture par la

délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler ni parler à son pere, de mon amour : car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne

méprisent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout; elle sait se taire, & agit de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de son pere se repose sur elle, comme un voyageur abatu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télé-

maque, Antiope eſt un tréſor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit, non plus que ſon corps, ne ſe pare jamais de vains ornemens : ſon imagination, quoique vive, eſt retenue par ſa diſcrétion : elle ne parle que pour la néceſſité ; & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ſes lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon pere la fit venir ? elle parut les yeux baiſſés, couverte d'un grand voile ; & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves : d'abord elle entra dans ſa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux, & ſans faire ſentir au roi qu'il

s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainſi Antiope, ſans prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle veut en tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle eſt juſte; les dieux vous la deſtinent: vous l'aimez d'un amour raiſonnable; il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos ſentimens: mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettés, & auroit ceſſé de vous eſtimer. Elle ne ſe promettra jamais à perſonne; elle ſe laiſſera donner par ſon pere: elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi qu'elle ſe mon-

tre encore moins & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour ? Elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous ; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or : fût-elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille du roi de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

Fin du Livre vingt-deuxieme.





Télémaque dans une partie de chasse, délivre A
d'un Sanglier, dont il lui présente la hure.

LIV. VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée, craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, & tient ferme pour ramener Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir en excitant la passion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi son pere : mais, encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa patrie.

IDOMÉNÉE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor

qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanes, prêtre de Jupiter conservateur, & Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux & des entrailles des victimes.

Pourquoi, lui répondit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? Laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui sont inspirés pour être les interprètes des dieux; employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité ni prévention; contentez-vous d'appuyer la décision, quand elle sera faite: souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la religion vient des dieux, elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissans, & les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois,

ſi on les fait entrer dans les queſtions qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enſuite Idoménée ſe plaignit de l'embarras où il étoit ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger.

Décidez, lui répondit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de juriſprudence, & à interpréter les loix : mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulieres, elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger ; vous feriez l'unique juge de tout votre peuple, tous les autres juges qui ſont ſous vous deviendroient inutiles ; vous feriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des par-

ticuliers aux juges ordinaires : ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous serez alors les véritables fonctions de roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espece de récompense en épousant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres & aux meres la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héritiers ? ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage ; vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épi-

nes, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fideles à récompenſer, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnés à leur condition & à leurs ſervices ; ajoutez-y, s'il le faut, quelqu'argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinés à votre dépenſe : mais ne payez jamais vos dettes en ſacrifiant les filles riches malgré leurs parens.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sybarites, diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici : céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions ſur nous.

Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sybarites dans leur propre cauſe : mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-

nous donc ? repartit Idoménée. Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire au vôtre.

Mais suis-je obligé, répondoit Idoménée, à croire quelque arbitre ? Ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon : d'un autre côté, les Sybarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide ; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats ni juges, & où chaque famille se crût en droit de se faire par violence justice à elle-

même sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins ? Un particulier qui possede un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix & par le jugement d'un magistrat : il seroit très-sévérement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité ? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée &

plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? ſera-t-on juſte, ſera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on ſe prévient, ſi on ſe flatte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flatter & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on ſoi-même, dans une matiere où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes? L'erreur d'un roi qui ſe flatte ſur ſes prétentions cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiecles les plus reculés. Un roi, qui aſſemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occaſions?

S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne-foi, sa modération; il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions; mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une sentence en juge souverain; mais il fait des propositions, & par ses conseils on sacrifie quelque chose pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sybarites.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que

Télémaque aimoit Antiope ; & il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne pas désobéir à son pere, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adraste : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec respect, & son pere n'osa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse : il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché ; mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment ; & ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans

l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matiere.

Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse dont il voulût donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable à ceux que Castor domtoit pour les combats; elle le conduit sans peine: une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles, comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir; en la voyant il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse & de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux com-

me celui de Calydon : ses longues soies étoient dures & hérissées comme des dards ; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu ; son souffle se faisoit entendre de loin comme le bruit sourd des vents séditieux quand Eole les rappelle dans son antre pour appaiser les tempêtes ; ses défenses, longues & crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher étoient déchirés : les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignoient de l'atteindre.

Antiope, légere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près : elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle, & le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussi-tôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit & recule : le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes

villes. Le coursier chancele, & est abattu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déja descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu & le sanglier qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, & l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chasseurs : il la présente à Antiope. Elle en rougit; elle consulte des yeux son pere, qui après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit;

elle baiſſa les yeux : & Télémaque, qui vit ſon embarras, n'oſa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulyſſe d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe ! mais plus heureux encore s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès de vous ! Antiope, ſans lui répondre, rentra bruſquement dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis ſa fille à Télémaque ; mais il eſpéra d'enflammer davantage ſa paſſion en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le deſir d'aſſurer ſon mariage. Idoménée raiſonnoit ainſi en lui-même : mais les dieux ſe jouent de la ſageſſe des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque fut préciſément ce qui le preſſa de partir : ce qu'il commençoit à ſentir le mit dans une juſte défiance de lui-même.

Mentor redoubla ſes ſoins pour inſpirer à Télémaque un deſir impatient de s'en retourner à Ithaque, & il preſſa en même tems Idoménée de le laiſſer par-

tir. Le vaiſſeau étoit déja prêt ; car Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer ſa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu ſoin de faire préparer ce vaiſſeau dès l'arrivée de Télémaque.

Mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une triſteſſe mortelle & dans une déſolation à faire pitié, lorſqu'il vit que ſes deux hôtes, dont il avoit tiré tant de ſecours, alloient l'abandonner. Il ſe renfermoit dans les lieux les plus ſecrets de ſa maiſon : là il ſoulageoit ſon cœur en pouſſant des gémiſſemens & en verſant des larmes ; il oublioit le beſoin de ſe nourrir ; le ſommeil n'adouciſſoit plus ſes cuiſantes peines ; il ſe deſſéchoit, il ſe conſumoit par ſes inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ſes rameaux épais, & dont un ver com-

mence à ronger la tige dans les canaux déliés où la seve coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal ; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des branches seches : tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque, attendri, n'osoit lui parler : il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder ; & il seroit demeuré long-tems dans cette incertitude si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain ; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités & de vos intérêts : mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez, par l'expérience de vos maux, à com-

patir à ceux des autres. Sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes : mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse; mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur : il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & sensible : il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussi-tôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque; vous

êtes né comme les enfans des rois nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est que, pour leur propre commodité, ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les miseres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste: pour leur plaire, il faut toujours dire que tout va bien; &, pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leurs joies. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun; ils en donneront toujours la commission à quelqu'autre personne. Plutôt que de

parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient arracher les graces les plus injuſtes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont affaire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir : on les preſſe, on les importune, on les accable; & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte & on les encenſe pour s'inſinuer; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin, on leur impoſe le joug : ils en gémiſſent; ils veulent ſouvent le ſecouer; mais ils le portent toute leur vie. Ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le ſont toujours : ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vigne, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien, rampent tou-

jours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines dès que vous serez sorti de Salente : ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble : montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de notre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter : il hésitoit ; il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer. Mais le seul re-

gard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, ce fils du sage Ulysse, qui doit être, après lui, l'oracle de la Grece? il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere! O peuple d'Ithaque! combien serez-vous malheureux un jour si vous avez un roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats, & le courage dans les affaires: vous n'avez point craint les armes d'Adraste; & vous craignez la tristesse d'Idoménée! Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions: après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les occasions communes où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même; mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissant & abattu de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre: il n'osoit le regarder. Ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence: ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment! Après m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne! hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs: qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire; je suis las des hommes! Où voulez-vous aller, Télémaque? Votre pere n'est plus; vous le cherchez inutilement: Ithaque est en proie à vos ennemis; ils vous feront périr si vous y retournez: quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mere. Demeu-

rez ici : vous ferez mon gendre & mon héritier ; vous régnerez après moi : pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu ; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi ; n'endurcissez pas votre cœur ; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprends combien les dieux me sont cruels ; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi ; les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je fasse ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être roi ; je ne suis pas destiné à une vie douce &

tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon pere : mais je dois préférer ce que les dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse, sans espérance de votre royaume : mais, pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? n'est-ce pas sur cette promesse, que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée : il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don

de

de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'est rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des dieux demeurera sur vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidèlement ; la crainte des dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples,

la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le; servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux : mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre mollement à la douleur, mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager & pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui : les dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée : il est inutile de

s'affliger. Si jamais vous aviez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son pere & à son pays, je reviendrois vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ! Je ne cherche ni biens ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je oublier jamais la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignées !

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible ; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux, commencerent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien ! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager ! Du moins souvenez-vous

d'Idoménée quand vous ferez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & si vous n'êtes pas une divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans); allez conduire le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux : je n'ose plus parler ; pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble : il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours ! trop heureux jours ! jours dont je n'ai pas assez connu le prix ! jours trop rapide-

ment écoulés ! vous ne reviendrez jamais ! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient !

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se tirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Télémaque : il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots : on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable se leve. Télémaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-tems serrés entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du Livre vingt-troisieme.

LIVRE VINGT-QUATR.

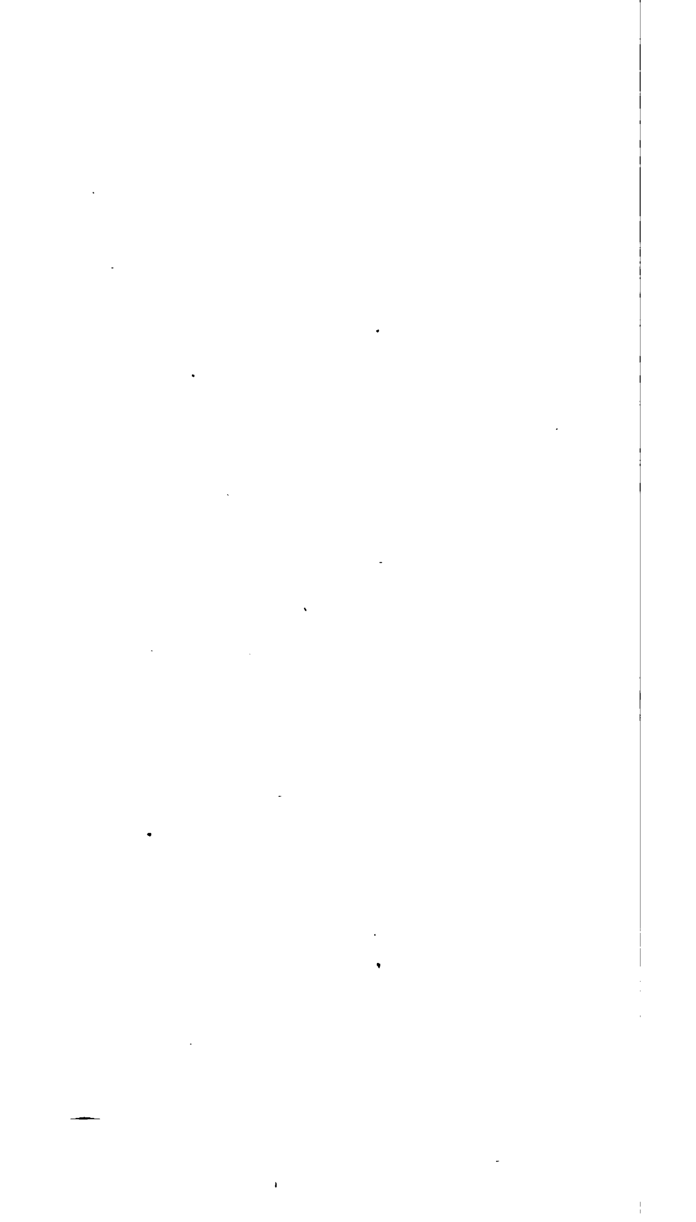
SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les peuples, entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle où Ulysse venoit d'aborder. Telémaque l'y voit, & lui parle sans le reconnoître : mais, après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pere, & éprouve sa piété & sa patience en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la déesse Minerve, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Télé-

IV.



naque arrive à Ithaque et retrouve Ulysse son Pere, chés le fidéle Eumée.



mâque ses dernieres instructions, & disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son pere chez le fidele Eumée.

DÉJA les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir. Le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, & les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement, que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe ; mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit, & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres & en confusion le matin aux premieres lueurs de l'aurore, mais ensuite ils semblent sortir comme d'un

chaos, quand la lumiere, qui croît insensiblement, les distingue & leur rend, pour-ainsi-dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement, est de bien discerner les différens caracteres d'esprits pous les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : il faut étudier les hommes pour les connoître, & pour les connoître il en faut voir, & traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? c'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises

qualités des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui aient longtemps étudié leurs caracteres ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes ? c'est la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? c'est la même application à observer les divers musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? & comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit jamais avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec art : il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secretes qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour

bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être; il faut savoir ce que c'est que vrai & solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas.

On ne cesse de parler de vertu & de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon & sage gouvernement, pour connoître les hommes qui ont ces maximes, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe: pour juger, il faut tout de même avoir des principes constans auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se

propoſer en gouvernant les hommes. Ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi ; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux. Autrement on marche à tâtons & au haſard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnues ; il ne peut faire que naufrage.

Souvent les princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraie vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque choſe d'âpre ; elle leur paroît trop auſtere & indépendante ; elle les effraie & les aigrit : ils ſe tournent vers la flatterie. Dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu ; dès-lors ils courent après un vain fantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véri-

table. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre; car les bons connoissent bien les méchans, mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également: ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses; ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuient la lumiere, ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs sujets pénetre & devine tout; mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsedent sont ravis de les voir inaccéssibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité: on noircit par d'infâmes rapports & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, & méritent

de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions & tous leurs préjugés ; les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus on est à la merci des rapporteurs ; nation basse & maligne qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue, pour son intérêt, de la défiance & de l'indigne curiosité d'un prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes : examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres ; éprouvez-les peu-à-peu ; ne vous livrez à aucun. Profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens ; car vous serez trompé quelquefois : les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens. Apprenez par-là à ne juger promptement de personne ni en bien ni en mal ; l'un & l'autre est

très-dangereux : ainsi vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance : car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture ; ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que des trésors. Mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & trop de richesses. Quiconque est assez aimé des dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis, d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même sur les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire souvent ? On

est souvent, répondoit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux qui sont déja en autorité : ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems : mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par votre secret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passageres ; traitez les bien ; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fideles, car vous ne les tiendrez que par là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secretes. Ayez

un ressort prêt pour les remuer à votre gré : mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre état devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits dont vous êtes sûr, peu-à-peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans : mais, en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité ; il faut néanmoins relever peu-à-peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans ; & quoique le mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à-peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne veut que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs ; il en

trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation ; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, repondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor : l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux, pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage ; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes si l'émulation & l'espérance du succès les animoient au travail ! Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ! Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré

en degré depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étendue de leur esprit & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures ; vous les aurez suivis toute leur vie, de degré en degré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite isle déserte & sauvage bordée de rochers affreux. En même tems les vents se turent, les plus doux zéphyrs même semblerent retenir leurs haleines ; toute la mer devint unie comme une glace ; les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau ; l'effort des rameurs déja fatigués, étoit inutile : il fallut aborder en cette isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à

être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme, on n'auroit pu y aborder ſans un grand péril.

Les Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpés. Auſſi-tôt il demande au premier homme qu'il rencontre s'il n'a point vu Ulyſſe, roi d'Ithaque, dans la maiſon du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par haſard n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abattu : il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque; mais enfin il lui répondit : Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hoſpitalité : mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercheriez inutilement; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les dieux

appaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses dieux pénates.

A peine cet étranger eût prononcé tristement ces paroles; qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir.

Télémaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis; & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu; à peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre: je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor, souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérés, & sensi-

bles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des dieux; ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est; c'est un songe pour eux: ils n'ont jamais vu la distance du bien & du mal. L'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain: alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est, comme vous, errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque lorsque vous le verrez un jour souffrir, ce peuple que les dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, & qui sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre

la vertu, & attendre des dieux une éternelle récompense.

Télémaque, agité au-dedans par une peine secrete, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentimens, un esprit de contradiction & de subtilité pour rejetter les vérités que Mentor lui expliquoit : il opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peines pour se faire aimer des hommes qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire!

Mentor lui répondoit patiemment : Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien : il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, les dieux s'en

ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui ſont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpece de juſtice à la véritable vertu.

Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez point uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs : cette gloire, cette abondance & ces délices les corrompront ; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats : c'eſt leur faire un préſent funeſte ; c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats ; vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu : & la vertu, ſi elle eſt ſolide, les attachera toujours à

celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi, en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi! Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travailloit par ſes exemples & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus; ou du moins ils trouveroient dans la ſienne & dans l'amitié des dieux de quoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens du vaiſſeau qui étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient,

& s'il n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit :

Nous venons de notre isle, qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussi-tôt Télémaque, cet homme si triste qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cléomenes ; qu'il est né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à sa mère, avant sa naissance, qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; & que, s'il y demeuroit, la colere des dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnerent à des matelots qui le porterent dans l'isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint

grand, robuste, agréable, & adroit à tous les exercices du corps; il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux sciences & aux beaux arts: mais on ne put le souffrir dans aucun pays. La prédiction faite sur lui devint célebre; on le reconnut bientôt par-tout où il alla; par-tout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien; mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance & l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher, & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure: ses talens éclatent toujours, dit-on, malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes; il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son

malheur ; il le fait craindre & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie ni de la Grece, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune : il se trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie ; car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même pour laquelle il souffre ne lui paroît point desirable ; il court malgré lui après elle, par une triste fatalité, de royaume en royaume, & elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus be-

soin que de repos ! Il s'en va, dit-il, chercher vers la Thrace quelque peuple sauvage & sans loix qu'il puisse assembler, policer & gouverner pendant quelques années ; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissans ; il compte de se retirer alors dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré, qui craint les dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque retournoit souvent les yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage : on

s'embarque ; on n'entend que cris confus ſur ce rivage, par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu qu'on nommoit Cléomenes avoit erré quelque tems dans le milieu de l'iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouet à une rigoureuſe fortune, loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpés avec autant de vîteſſe & d'agilité qu'Apollon, dans les forêts de Lycie, ayant noué ſes cheveux blonds,

passe au travers des précipices pour aller percer de ses fleches les cerfs & les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amere & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrete de douleur saisit le cœur de Télémaque : il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, & profondément endormis. Ils étoient las & abattus : le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si diligens pour profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Sa-

lentins pour les éveiller : un étonnement & un trouble ſecret tiennent ſes yeux attachés vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; & il eſt tout hors de lui-même, dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades lorſqu'elles tiennent le thyrſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſés les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodope & d'Iſmare.

Enfin il revient un peu de cette eſpece d'enchantement ; & les larmes recommencent à couler de ſes yeux. Alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor : c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion eſt le grand Ulyſſe : ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté

de lui sous le nom de Cléomenes n'est qu'une fiction faite pour cacher plus sûrement le retour de votre pere dans son royaume. Il s'en va tout droit à Ithaque ; déja il est bien près du port, & il revoit enfin ces lieux si long-temps desirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître : bientôt vous le verrez & vous le connoîtrez, & il vous connoîtra ; mais maintenant les dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a pas été moins ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons, & aux insultes des cruels amans de Pénélope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes ; son cœur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la blesse : mais il ne la dit que pour le besoin ; & la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses levres fermées à toutes paroles inutiles.

Combien a-t-il été ému en vous parlant ! combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste & abattu.

Pendant ce discours, Télémaque, attendri & troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes ; les sanglots l'empêcherent même long-temps de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystere ? Serai-je toujours malheureux ? les dieux irrités me veulent-ils tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses levres avides ! Ulysse ! Ulysse ! m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans

de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins, si je le suivois, je mourrois avec lui ! O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie), je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycenes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois ; je serois déja avec lui dans le port d'Ithaque ; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits : vous voilà tout désolé parce que vous avez vu votre pere sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux ; & cette assurance, qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume. Ainsi

le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus desiré, dès qu'il le possede ; & il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possede pas encore.

C'est pour exercer votre patience, que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu ; sachez que c'est le plus utile de votre vie, car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent ; &

l'homme foible auquel ils échappent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptés & farouches dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste : il n'attend rien ; il ne se donne le tems de rien mesurer ; il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur seme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience, & semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se

montrent à vous, & s'enfuient comme un ſonge léger que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes mêmes qu'on croit tenir dans ſes mains échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon; l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le ciel, & reconnoît la puiſſante protection de la déeſſe.

A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un

petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme : les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent quand l'Aurore, de ſes doigts de roſe, ouvre les portes de l'orient, & enflamme tout l'horiſon; ſes yeux creux & auſteres ſe changent en des yeux bleus d'une douceur céleſte & pleins d'une flamme divine; ſa barbe griſe & négligée diſparoît; des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un viſage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au ſoleil : on y voit la blancheur des lis mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple & négligée : une odeur d'ambroſie ſe répand de ſes cheveux flottans : ſes habits éclatent comme les vives couleurs dont le ſoleil, en ſe levant, peint les ſombres voûtes du ciel & les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche point du

pied à terre ; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles. Elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrieres ; Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante : toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque ; & qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse : sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athenes, & sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques, Télémaque reconnoît Minerve.

O déesse, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere !.... Il vouloit en dire d'avantage ; mais la voix lui manqua, ses levres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur : la divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration,

& qui, par l'agitation pénible de ses levres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies & les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs: car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité?

Vous avez rempli, comme votre pere, les terres & les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusques à Ithaque, où il arrive dans ce moment: combattez avec lui, & obéissez-lui com-

me le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la vertu.

Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or: écoutez tout le monde; croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même: craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

Aimez les peuples; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque: mais il la faut toujours employer à regret, comme les remedes violens & les plus dangereux.

Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens; & sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tran-

quillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime.

Fuyez la mollesse, le faste, la profusion; mettez votre gloire dans la simplicité : que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne ; & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur.

N'oubliez jamais que les rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusques dans les siecles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siecles.

Sur-tout soyez en garde contre votre humeur ; c'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusques à la mort ; il entrera dans vos conseils, &

vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations & des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil & insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

Craignez les dieux, ô Télémaque ; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, la gloire sans tache.

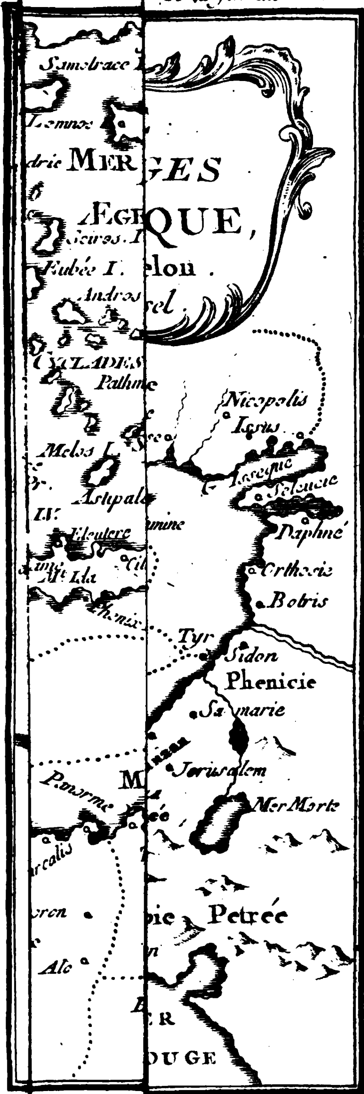
Je vous quitte, ô fils d'Ulysse : mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sevre les enfans lorsqu'il est tems de

leur ôter le lait pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télémaque, ſoupirant, étonné, & hors de lui-même, ſe proſterna à terre, levant les mains au ciel : puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon pere chez le fidele Eumée.

Fin du vingt-quatrieme & dernier Livre.




Samsthrace I.
Lemnos
MERGES
ÆGEQUE,
Eubée I.
Andros
CYCLADES
Pathmos
Nicopolis
Issus
Seleucie
Daphné
Orthosie
Bobris
Melos I.
Astipale
Tyr
Sidon
Phenicie
Samarie
Jerusalem
Mer Morte
Panorme
Petrée
Alc
OUGE

ODE.

I.

MONTAGNES * de qui l'audace
Va porter jusqu'aux Cieux
Un front d'éternelle glace;
Soutien du séjour des Dieux,
Dessus vos têtes chenues,
Je cueille au-dessus des nues
Toutes les fleurs du Printems.
A mes pieds, contre la terre,
J'entends gronder le tonnerre,
Et tomber mille torrens.

II.

Semblables aux monts de Thrace,
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres monts entasse
Pour escalader les Cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par dégrés,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les Vents conjurés.

* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

III.

Dès que la vermeille Aurore
De ses feux étincelans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les sombres bocages
Plantés le long des ruisseaux,
Et que les Zéphyrs agitent,
Bergers & troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

IV.

Mais dans ce rude paysage
Où tout est capricieux
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon fleuve arrose;
Fleuve où jamais le vent n'ose
Les moindres flots soulever,
Où le Ciel serein nous donne
Le Printems après l'Automne
Sans laisser place à l'Hiver.

V.

Solitude *, où la riviere
Ne laisse entendre autre bruit

---

* Carcenac, petite Abbaye sur la Dordogne, qu'il avoit alors.

Que

Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume & s'enfuit;
Où deux Isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur desire?
Que ne puis-je, sur ma lyre,
Te chanter du chant des Dieux!

VI.

De Zéphyr la douce haleine
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moissons
Dont Cerès emplit nos granges;
Bacchus lui-même, aux vendanges,
Vient empourprer le raisin;
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voisines,
Verse des fleuves de vin.

VII.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de sillons dorés,
S'enfuir vallons & montagnes
Dans les lointains azurés,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du canal,
Comme en un miroir fidelle,

L'horiſon ſe renouvelle,
Et ſe peint dans ce cryſtal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems,
Et la vigne ſe couronne
De mille feſtons pendans;
Ce fleuve aimant les prairies,
Qui dans les Iſles fleuries
Ornent ſes canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là, rapides & bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Danſant ſur les violettes,
Le Berger mêle ſa voix
Avec le ſon des muſettes,
Des flûtes & des hauts-bois.
Oiſeaux, par votre ramage,
Tous ſoucis dans ce bocage
De tous cœurs ſont effacés;
Colombes & tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous ſeules y gémiſſez.

X.

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon;
Une douce rêverie

Tient mes sens & ma raison :
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enivre,
Et les Dieux en sont jaloux.
De la Cour flatteurs mensonges
Vous ressemblez à mes songes,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,
Qui font foudroyer les Grands,
Je trouve sous ces feuillages
Un asyle en tous les tems :
Là, pour commencer à vivre,
Je puise seul & sans livre
La profonde vérité ;
Puis la Fable avec l'Histoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus sage *,
Jouet d'un indigne sort,
Tranquille dans son naufrage,
Et circonspect dans le port.
Vainqueur des vents en furie,
Pour sa sauvage Patrie,
Bravant les flots nuit & jour,
O ! combien de mon bocage

* Ulysse.

Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour!

XIII.

Je goûte loin des alarmes,
Des Muses l'heureux loisir;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence & mon plaisir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse fortune,
Et toi, faveur importune;
Le monde entier ne m'est rien.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux:
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là reposera ma cendre;
Là Tyrcis * viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

* M. l'Abbé de Langeron.

FIN.



DISCOURS
DE
LA POÉSIE ÉPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE DU POEME
DE
TÉLÉMAQUE,

Origine & fin de la Poésie.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination; mais ſa lumiere, pure & délicate, ne flatte pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme; elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner, non-ſeulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images ſenſibles qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la ſource de l'Eloquence, de la Poéſie & de toutes les Sciences qui

ſont du reſſort de l'imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces Sciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours. Il ne ſuffit point de lui montrer la vérité; il faut la peindre aimable. *

Nous examinerons le Poëme de Télémaque, ſelon ces deux vues, d'inſtruire & de plaire; & nous tâcherons de faire voir que l'Auteur a inſtruit plus que les Anciens par la ſublimité de ſa Morale, & qu'il a plû autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux ſortes de Poéſies héroïques.

Il y a deux manieres d'inſtruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funeſtes; c'eſt le deſſein principal *de la Tragédie*. La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & ſa fin heureuſe: c'eſt le caractere propre à *l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les paſſions qui appartiennent à l'une ſont la terreur & la pitié. Celles qui conviennent à l'autre ſont l'admiration & l'amour. Dans l'une les Acteurs parlent, & dans l'autre le Poëte fait la narration.

* *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci;*
Lectorem delectando, pariterque monendo.

Hor. Art. poet.

On peut définir le Poëme Épique, *une Fable racontée par un Poëte pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un Héros favorisé du ciel, qui exécute un grand dessein, malgré tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'Epopée, l'*Action*, la *Morale* & la *Poésie*. Définition & division de la Poésie Epique.

I. De l'Action Epique.

L'Action doit être *grande, une, entiere, merveilleuse, & d'une certaine durée.* Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modeles de la Poésie Epique, Homere & Virgile, & nous en serons convaincus. Qualités de l'Action Epique.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télémaque. Dans ce Poëme, Homere introduit un Roi sage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur; des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les Mœurs, les Loix, la Politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidents & de périls. Mais sachant combien son absence causoit de désordres dans son Royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la Dessein de l'Odyssée.

vie ; l'immortalité même ne le touche point ; il renonce à tout pour soulager son Peuple & revoir sa Famille.

Sujet de l'Enéide.

Dans l'Enéide, un Héros pieux & brave, échappé des ruines d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince, choisi pour Roi par les restes infortunés de ses Concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs Pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un Roi, à un Législateur, à un Pontife. Il trouve enfin un asyle dans des terres éloignées, d'où ses Ancêtres étoient sortis ; il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le maître de l'Univers.

Plan du Télémaque.

L'Action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux Poëmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la Patrie, aller chercher son Pere, dont l'absence causoit le malheur de sa Famille & de son Royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls ; il se signale par des vertus héroïques ; il renonce à la Royauté, & à des Couronnes plus considérables que la sienne ; & parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner

un jour, ſelon la prudence d'Ulyſſe, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en ſage Politique, en Prince religieux, en Héros accompli.

L'Action de l'Epopée doit être Une. Le Poëme Epique n'eſt pas une Hiſtoire comme la Pharſale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus; ni la vie toute entiere d'un Héros comme l'Achilléide de Stace : l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'Action. La vie de l'homme eſt pleine d'inégalités. Il change ſans ceſſe de deſſein, ou par l'inconſtance de ſes paſſions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraſte de paſſions oppoſées ſans liaiſon & ſans ordre. C'eſt pourquoi l'Epopée n'eſt pas la louange d'un Héros qu'on propoſe pour modele; mais le récit d'une action grande & illuſtre qu'on donne pour exemple.

L'action doit être Une.

Il en eſt de la Poéſie comme de la Peinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y inſére pluſieurs incidens particuliers. Le deſſein eſt formé dès le commencement du Poëme, le Héros en vient à bout en franchiſſant tous les obſtacles. C'eſt le récit de ces oppoſitions qui fait les Epiſodes; mais tous ces Epiſodes dépendent de l'action

Des Epiſodes.

principale, & sont tellement liés avec elle, & si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion.

L'unité de l'action du Télémaque, & la continuité des Episodes.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homere noie quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses Episodes; si son action est double; s'il perd souvent de vue ses principaux personnages. Il suffit de remarquer que l'Auteur du Télémaque a imité partout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, & si habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amene celui qui suit. Ses principaux Personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'Episode à l'action principale, font toujours sentir l'unité du dessein. Dans les six premiers Livres où Télémaque parle & fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long Episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement que le séjour de ce Héros dans cette Isle, & ce qui

s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII & XIV Livre où Mentor instruit Idoménée, Télémaque n'est pas présent, il est à l'armée; mais c'est Mentor, un des principaux personnages du Poëme, qui fait tout en vue de Télémaque, & pour son instruction; de sorte que cet Episode est parfaitement lié avec le dessein principal. C'est encore un grand art dans notre Auteur, de faire entrer dans son Poëme des Episodes qui ne sont pas des suites de sa Fable principale, sans rompre, ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Episodes y trouvent place, non-seulement comme des instructions importantes pour un jeune Prince, ce qui est le grand dessein du Poëte, mais parce qu'il les fait raconter à son Héros dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des Mœurs & des Loix de la Bétique pendant le calme d'une navigation; & Philoctete lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au camp des Alliés, en attendant le jour du combat.

L'action Epique doit être entiere. Cette intégrité suppose trois choses: la cause, le nœud & le dénouement. La cause de l'action doit être digne du Héros, & conforme à son caractere. Tel est le

L'action doit être entiere.

dessein du Télémaque. Nous l'avons déja vu.

Du Nœud. Le nœud doit être naturel, & tiré du fonds de l'action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme ; dans l'Enéide, c'est la colere de Junon ; dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même. L'opposition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus, contre un jeune Prince qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses passions par le secours de la Sagesse, est une Fable tirée de la nature, qui renferme en même-tems une Morale sublime.

Du Dénouement. Le Dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses avêntures ; & ces Insulaires, amateurs des Fables, charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui : le dénouement est simple & naturel. Dans l'Enéide, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le sang de ses Troyens & celui des Latins, dont il sera bientôt Roi, vuide la querelle par

un combat ſingulier : ce dénouement eſt noble. Celui de Télémaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune Héros, pour obéir aux ordres du Ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idoménée, qui lui offroit ſa couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, & les plaiſirs même les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices.

Quand il eſt près de ſa Patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite Iſle déſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſçu au travers des mers orageuſes, de terres inconnues, de guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt-là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & ſa deſtinée heureuſe ; puis elle le quitte. Si tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action héroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre Héros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher

ſeul, de ſe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télémaque, l'obſervation des plus petites regles de l'art eſt accompagnée d'une profonde Morale.

Qualités générales du Nœud & du Dénouement du Poëme Epique.

Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque Epiſode a ſon nœud & ſon dénouement propres. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Epopée on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romans modernes. La ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très-imparfaite & paſſagere. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, préparer les événemens d'une maniere ſi délicate, qu'on ne les prévoie pas, les conduire avec tant d'art, que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la Poéſie héroïque, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer; mais dans un Poëme Epique, qui eſt une eſpèce de Philoſophie morale, ces intrigues ſont des jeux d'eſprit au-deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

L'action doit être merveilleuſe.

Si l'Auteur du Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il

n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens. Il ne fait, ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. L'action Epique doit être merveilleuse, mais vraisemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impossible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raison, quoiqu'il puisse aller quelquefois au-delà de la Nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non-seulement pour exécuter par leur entremise de grands événemens, & unir la vraisemblance & le merveilleux; mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. Par-là le Poëte rend tout possible à son Héros, & fait sentir que sans la Sagesse divine, l'homme ne peut rien. Mais ce n'est pas-là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non-seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout. Si Télémaque avoit su qu'il étoit conduit par une Divi-

nité, son mérite n'auroit pas été si grand; il en auroit été trop soutenu. Les Héros d'Homere savent presque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre Poëte, en dérobant à son Héros, le merveilleux de la fiction, a fait admirer sa vertu & son courage.

De la durée du Poëme Epique.

La durée du Poëme Epique est plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle-ci les passions règnent. Rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus & les habitudes, qui ne s'acquierent pas tout d'un coup, sont propres au Poëme Epique, & par conséquent son action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années; mais, selon les Critiques, le tems de l'action principale, depuis l'endroit où le Poëte commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote & Horace n'en disent pourtant rien. Homere & Virgile n'ont observé aucune règle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entiere se passe en cinquante jours; celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le Poëte commence sa narration, n'est que d'environ deux mois; celle de l'Enéide est d'un an. Une seule campa-

gne suffit à Télémaque depuis qu'il sort de l'Isle de Calypso jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poëte a choisi le milieu entre l'impétuosité & la véhémence avec laquelle le Poëte Grec court vers sa fin, & la démarche majestueuse & mesurée du Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, & semble trop allonger sa narration.

Quand l'action du Poëme Epique est longue, & n'est pas continue, le Poëte divise sa Fable en deux parties ; l'une où le Héros parle & raconte ses aventures passées ; l'autre où le Poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'Isle d'Ogygie ; & Virgile, la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. L'Auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands Modeles. Il divise son action comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matiere ; mais il la traite amplement. Dix-huit Livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidents & pour le tems ; mais elle est beaucoup

De la Narration Epique.

plus resserrée par les circonstances. Elle ne contient que les six premiers Livres. Par cette division de ce que notre Poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il retranche les tems d'inaction, comme sa captivité en Egypte, son emprisonnement à Tyr, &c. Il n'étend pas trop la durée de sa narration ; il joint ensemble la variété & la continuité des aventures ; tout est mouvement, tout est action dans son Poëme. On ne voit jamais ses Personnages oisifs, ni son Héros disparoître.

II. De la Morale.

Des Mœurs.

On peut recommander la vertu par les exemples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici où notre Auteur surpasse de beaucoup tous les autres Poëtes.

Caractères des Dieux d'Homere.

On doit à Homere la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines, & les causes physiques, source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la Poésie. Mais sa Religion n'est qu'un tissu de Fables qui n'ont rien de propre, ni à faire respecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caractères de ses Dieux sont même au-dessous de ceux de

ses Héros. Pythagore, Platon, Philostrate, Païens comme lui, ne l'ont pas justifié d'avoir ravalé ainsi la Nature divine, sous prétexte que ce qu'il en dit est allégorie, tantôt physique, tantôt morale. Car outre qu'il est contre la nature de la Fable de se servir des actions morales pour figurer des effets Physiques, il leur parut très-dangereux de représenter les chocs des éléments, & les phénomènes communs de la nature par des actions vicieuses attribuées aux Puissances célestes, & d'enseigner la morale par des allégories, dont la lettre ne montre que le vice.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homere par les ténebres & les mœurs de son siecle, & le peu de progrès qu'on avoit fait de son tems dans la Philosophie. Sans entrer dans cette discussion, on se contentera de remarquer que l'Auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, & en fait des Divinités subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence; il ne les fait jamais parler ni agir, que d'une maniere digne d'elles; il unit

avec *art la Poésie d'Homere & la Philosophie de Pythagore ;* il ne dit rien que ce que les Païens auroient pu dire, & cependant il a mis dans leur bouche ce qu'il y a de plus sublime dans la morale Chrétienne, & a montré par-là que cette Morale est écrite en caracteres ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison, pour se livrer totalement à cette Vérité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particuliere n'est que ténebres & égarement.

Ses idées de la Divinité. Les idées que notre Poëte nous donne de la Divinité sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour : une piété douce, une adoration noble & libre, due à la perfection absolue de l'Etre infini ; & non pas un culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on ne considere Dieu que comme un puissant Législateur qui punit avec rigueur le violement de ses Loix.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes ; mais dont l'amour & la bonté ne sont pas abandonnés aux dé-

crets aveugles d'une deſtinée fatale, ni mérités par les pompeuſes apparences d'un culte extérieur, ni ſujets aux caprices bizarres des Divinités païennes; mais toujours réglés par la Loi immuable de la Sageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

On peut juſtifier plus aiſément les caracteres qu'Homere donne à ſes Héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété & paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de ſa Religion, du génie de ſa langue; le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le goût de leur ſiecle & de leur nation, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive; toutes ces choſes peuvent nous tromper, & nous faire regarder comme fade ce qui étoit eſtimé dans l'ancienne Grece.

Des Mœurs des Héros d'Homere.

Quoiqu'il paroiſſe plus naturel & plus Philoſophe de diſtinguer la Tragédie de l'Epopée par la différence de leurs vues morales, comme on a fait d'abord, on n'oſe décider cependant, s'il ne peut pas y avoir, comme dit Ariſtote, deux ſor-

Des deux ſortes d'Epopées; la Pathétique & la Morale.

tes d'Epopées, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale*; l'une où les grandes passions régnent, l'autre où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyssée peuvent être des exemples de ces deux espéces. Dans l'une Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts; tantôt comme brutal, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colere; tantôt comme furieux, jusqu'à sacrifier sa Patrie à son ressentiment. Quoique le Héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le Poëte peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une vengeance furieuse & brutale; la politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homere.

Ces deux especes d'Epopées sont unies dans Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans son Poëme ces deux sortes d'Epopées, la Pathétique & la Morale. On voit un mélange & un contraste admirables de vertus & de passions dans ce merveilleux

tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'un sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir tous les deux ensemble; car la justice & la vertu parfaites demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haïsse. Notre Poëte n'éleve pas Télémaque au-dessus de l'humanité; il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincere de la vertu; & ces foiblesses servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache; mais il excite notre émulation, en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble, dans le caractere de son Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse & la piété d'Enée. Télémaque est colere comme le premier sans être brutal; politique comme le second sans être fourbe; sensible comme le troisieme sans être voluptueux.

Des Préceptes & des Instructions morales.

Une autre maniere d'instruire, c'est par les préceptes. L'Auteur du Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques, la Morale d'Homere avec les Mœurs de Virgile. Sa Morale a cependant trois qualités qui manquent à celle des Anciens, soit Poëtes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualités de la Morale du Télémaque.

1°. Elle est sublime dans ses Principes.

1°. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme: on l'introduit dans son propre fonds; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachés de son amour-propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir partout que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons & heureux; qu'il est la source immédiate de toutes nos lumieres & de toutes nos vertus; que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie; que sa vérité souveraine doit être notre unique lumiere, & sa volonté suprême régler tous nos amours; que faute de consulter cette Sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans; faute de l'écouter, il n'entend

que

que le bruit confus de ses passions ; que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts ; mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette Puissance premiere & souveraine, qui éleve l'homme au-dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, & devient en même-tems, & l'idolâtre, & l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce Philosophe que Télémaque vit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de sa propre vertu.

C'est ainsi que la Morale de notre Auteur tend à nous faire oublier notre être propre, pour le rapporter tout entier à l'Etre souverain, & nous en rendre les adorateurs; comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & nous faire aimer les hommes. On sait les systêmes de Machiavel, d'Hobbes & de

deux Auteurs plus modérés, Puffendorf & Grotius. Les deux premiers, ſous le vain & faux prétexte que le bien de la ſociété n'a rien de commun avec le bien eſſentiel de l'homme, qui eſt la vertu, établiſſent pour ſeules maximes de gouvernement, la fineſſe, les artifices, les ſtratagêmes, le deſpotiſme, *l'injuſtice* & l'irréligion. Les deux derniers Auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes payennes, & qui même n'égalent, ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il eſt vrai que ces deux Philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la ſociété, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſidéré ſelon le civil. Mais l'Auteur du Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une République univerſelle, & chaque Peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les politiques appellent les loix *de Nature & des Nations*, équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres: mais le genre humain

comme un tout indivisible ; on ne se borne plus à l'amour de sa patrie ; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle, embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des Etrangers, la confiance mutuelle entre les Nations voisines, la bonne-foi, la justice & la paix parmi les Princes de l'Univers, comme entre les particuliers de chaque Etat. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux ; que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples, & que la véritable richesse de l'Etat consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là il fait voir que la vertu contribue, non-seulement à préparer l'homme pour une félicité future ; mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La Morale du Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon ; *l'honnête à l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source

2°. La Morale du Télémaque est noble dans ses Motifs.

des ſentimens nobles, de la grandeur d'ame & de toutes les vertus héroïques. C'eſt par ces idées pures & élevées qu'il détruit d'une maniere infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe Philoſophie de ceux qui *ſont du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain.* Notre Poëte montre, par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes Héros & les actions généreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait ſur un cœur noble, pour lui faire ſacrifier ſes plaiſirs aux devoirs pénibles de ſa vertu. Je ſais que cette vertu héroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination ſe ſont déchaînés contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs pointes d'eſprit frivoles & mépriſables. C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des Nains qui jugent de la force des Géants par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes étroites de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même. Quelques Philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philoſophie, ſe ſont

laissés entraîner par leurs préjugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaisir, & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le goût naturel du plaisir*. On ne peut lire sérieusement Télémaque, sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse, d'un Philosophe qui ne se borne, ni à soi, ni à sa Nation, ni à rien de particulier : mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre suprême.

3°. La Morale du Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble, Roi, Guerrier, Philosophe & Législateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes; la maniere de conserver la paix au-dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une jeunesse aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ses Etats sans tomber dans le luxe : de trouver le milieu entre les excès d'un

3°. La Morale du Télémaque est universelle dans ses Usages.

pouvoir despotique, & les désordres de l'anarchie : on y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre Auteur fait entrer dans son Poëme, non-seulement les vertus héroïques & Royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de son devoir.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les Chefs d'une armée : l'Odyssée nous fait voir ce que peut la prudence dans un Roi, jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un Héros pieux & vaillant ; mais toutes ces vertus particulieres ne font pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vues morales ; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique d'Homere : * *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque ; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

* L'Abbé Terrasson.

De la Pôesie.

C'est une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poésie doit réunir ce que la Musique, la Peinture & l'Eloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poésie ne differe de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme, on aime mieux dire que la Poésie emprunte son harmonie de la Musique, sa passion de la Peinture, sa force & sa justesse de la Philosophie.

Le style du Télémaque est poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homere, sans avoir son intempérance de paroles : il ne tombe jamais dans les redites ; & quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images, & encore moins les mêmes termes. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque ; point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire. Toutes ses paroles font penser, & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons. *L'Harmonie du style du Télémaque.*

Les images de notre Poëte sont aussi parfaites que son style est harmonieux. Peindre, c'est non-seulement décrire les *Excellence des Peintures du Télémaque.*

choses, mais en représenter les circonstances d'une maniere si vive & si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur du Télémaque peint les passions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoissoit tous les ressorts. En lisant son Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne. On sent toutes les passions qu'il décrit.

Des Comparaisons & Descriptions du Télémaque.

Les Poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures; les comparaisons, & les descriptions. Les comparaisons du Télémaque sont justes & nobles. L'Auteur n'éleve pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées; il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les descriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les sacrifices, &c. sans s'étendre sur les minuties qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du Poëme Epique par la description des choses basses & désagréables. Il descend quelquefois dans le détail; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner; il suit la nature dans toutes ses variétés; il savoit bien que

tout discours doit avoir ses inégalités; tantôt sublime, sans être guindé, tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques; mais naturelles, simples & cependant agréables. Il peint non-seulement d'après nature; mais ses tableaux sont aimables : il unit ensemble la vérité du dessein & la beauté du coloris; la vivacité d'Homere & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout : les descriptions de ce Poëme sont non-seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'Auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs; s'il décrit des jeux & des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami, ou d'un pere, comme dans l'Iliade & dans l'Enéide; c'est pour choisir un Roi qui surpasse tous les autres dans la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre : s'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son Héros la fermeté de cœur & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ses descriptions, & y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition,

la sculpture de la redoutable Egide, que Minerve envoya à Télémaque, est pleine d'art, & renferme cette morale sublime; que le bouclier d'un Prince & le soutien d'un Etat sont les sciences & l'agriculture; qu'un Roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, & trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoutumés au travail.

Philosophie du Télémaque.

La Poésie tire sa source & sa justesse de la Philosophie. Dans Télémaque on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un esprit juste & profond. Ces deux qualités se rencontrent rarement dans la même personne. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel pour inventer, pour passionner, pour imiter, & en même-tems dans une tranquillité parfaite, pour juger en produisant, & choisir entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espéce de transport & d'enthousiasme, pendant que l'esprit paisible dans son empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours paroissent froids, languissans, abstraits, histo-

riques ; ſans ce jugement qui regle tout, ils ſont faux & trompeurs.

Le feu d'Homere, ſur-tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent comme un tourbillon de flamme qui embrâſe tout ; le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également : celui du Télémaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, ou paſſionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télémaque ſur le ſens des Loix de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumiere ; l'enthouſiaſme & le feu poétique feroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir, quand on a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irréſolution, alors le Poëte excite un feu & une paſſion qui détermine & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la vérité. L'Epiſode des amours de Télémaque, dans l'Iſle de Calypſo, eſt plein de ce feu.

Comparaiſon de la Poéſie du Télémaque avec Homere & Virgile.

Ce mélange de lumiere & d'ardeur diſtingue notre Poëte d'Homere & de Vir-

gile. L'enthouſiaſme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & paſſer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'eſſor de ſon grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénerent quelquefois en une régularité trop compaſſée, où il ſemble plutôt Hiſtorien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes Philoſophes & Modernes, que le premier. N'eſt-ce pas qu'ils ſentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *nature* ſeule peut donner ?

Notre Auteur doit plaire à toutes ſortes de Poëtes, tant à ceux qui ſont Philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumieres de l'eſprit avec les charmes de l'imagination ; il prouve la vérité en Philoſophe ; il fait aimer la vérité prouvée par les ſentimens qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion ; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant, on doit toujours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier

pour ne produire que des vérités qu'on veut persuader, & les passions qu'on veut purifier.

Dans Télémaque tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un Poëme de toutes les Nations & de tous les siécles. Tous les Etrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites, en des Langues moins délicates que la Langue Françoise, n'effacent point ses beautés originales. La savante Apologiste d'Homere nous assure que le Poëte Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse & l'ame de sa Poésie. Mais on ose dire que Télémaque conservera toujours, en toutes sortes de Langues, sa force, sa noblesse, son ame & ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce Poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination; mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles & élevés, dans la maniere naturelle, délicate & judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les pays, & touchent également les bons esprits & les grandes ames dans tout l'Univers.

Premiere Objection contre Télémaque.

On a formé plusieurs objections contre Télémaque : 1°. Qu'il n'est pas en Vers.

Réponse.

La versification, selon Aristote, Denys d'Halycarnasse & Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en Prose, comme on écrit des Tragédies sans rimes ; on peut faire des Vers sans Poésie, & être tout Poétique sans faire des Vers ; on peut imiter la versification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la Poésie, n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllabes ; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne sais quoi dans les paroles & les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la Poésie, en rompant seulement la mesure ; mais il a conservé toutes les autres beautés poétiques.*

Notre âge retrouve un Homere
Dans ce Poëme salutaire,
Par la vertu même inventé ;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchissent de la Rime,
Qu'en faveur de la vérité. *

* *Ode à Messieurs de l'Académie, par M. de la Motte.* Premiere Ode.

De plus, je ne sais pas si la gêne des rimes & la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor & la passion de la Poésie héroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, usoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe sont un composé du Latin & des jargons de toutes les Nations barbares qui subjuguerent l'Empire Romain. Ces Peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de breves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame : ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie, dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols, ont tâché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un Poëte Anglois y a réussi merveilleusement, & a commencé même avec succès d'introduire

les inversions de phrases dans sa Langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde Objection contre Télémaque.

Quelques-uns, par une ignorance grossiere de la noble liberté du Poëme Epique, ont reproché à Télémaque qu'il est plein d'anachronismes.

Réponse.

L'Auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas comtemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télémaque, frere de cette Didon ; Sésostris, qu'on dit avoir vécu vers le même tems, &c. ne sont pas plus des fautes que l'anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature ? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'Histoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée, dont les Annales sont si incertaines, & enveloppées de tant d'obscurités, on doit suivre la vraisemblance, & non pas toujours la vérité. C'est l'idée d'Aristote, confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste, Pénélope impudique, qu'Hélene n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie.

Homere & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'Histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Auteur du Télémaque, pour l'instruction d'un jeune prince, de rassembler les Héros de l'Antiquité, Télémaque, Sésostris, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les différens caracteres des Princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices ?

Troisieme Objection contre Télémaque.

On trouve à redire que l'Auteur du Télémaque ait inséré l'histoire des Amours de Calypso & d'Eucharis dans son Poëme, & plusieurs descriptions semblables, qui paroissent trop passionnées.

Réponse.

La meilleure Réponse à cette objection, est l'effet qu'avoit produit Télémaque dans le cœur du Prince, pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils auxquels l'élévation & l'autorité exposent ceux qui sont destinés à régner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions ne lui auroient pas été si nécessaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour

où la Galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire; pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui préſenter, avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé; lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle; lui montrer l'abyme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre Auteur, de précautionner ſon Eleve contre les folles paſſions de la jeuneſſe, par la Fable de Calypſo, & de lui donner, dans l'hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Epopée, & réunit par-là, dans ſon Poëme, les paſſions tendres des Romans modernes, avec les vertus héroïques de la Poéſie ancienne.

Quelques-uns croient que l'Auteur du Télémaque épuise trop son sujet par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui, comme Virgile, renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étendue. Quatrieme Objection contre Télémaque.

Réponse. Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre Poëte; mais l'esprit, en suivant ses idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque; quand il faut instruire, ses lumieres sont fécondes, & nous y developpons une vaste étendue de pensées, qui ne paroissent pas d'abord, & que toute son éloquence n'exprime pas. Il ne laisse rien à imaginer; mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractere du Prince pour qui seul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse, un génie élevé & étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homere & de Virgile. Ce grand naturel inspira à l'Auteur le dessein d'un Poëme

propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit essentielle, pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, & lui donner la liberté de saisir, comme de lui-même, les vérités préparées à son cœur, & de s'en nourrir. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du Prince & aux vues de l'Auteur.

Cinquieme Objection contre Télémaque.

On a objecté que le Héros & la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoise; Homere & Virgile ont intéressé les Grecs & les Romains, en choisissant des actions & des Acteurs dans les Histoires de leur pays.

Réponse.

Si l'Auteur n'a pas intéressé particuliérement la Nation Françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux Poëtes anciens : il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à lui, & se trouve même dans l'amour de la patrie ; mais une

ame généreuſe doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un Ouvrage ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes deſirs, en Pere des Peuples & en Héros Chrétien ? Ce qu'on a vu de ce Prince donnoit l'eſpérance & les prémices de cet avenir. Les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La Fable du Prince *Grec*, devenoit l'Hiſtoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un deſſein plus pur que celui de plaire à ſa Nation : il vouloit la ſervir à ſon inſçu, en contribuant à lui former un Prince qui, juſques dans les jeux de ſon enfance, paroiſſoit né pour le combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte Enfant aimoit les Fables & la Mythologie. Il falloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer, par des faits touchans, les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naiſſance & la puiſſance ſuprême.

Dans ce deſſein, un Héros Grec &

l'Auteur du Télémaque a montré par ce Poëme, que la Narion Françoise est capable de toute la délicatesse des Grecs & de tous les grands sentimens des Romains. L'éloge de l'Auteur est celui de sa Nation.

